

JOURNAL DES DEMOISELLES.

Instruction.

DE

l'Origine des contes de Fées.

Quatrième article.

Le *Chat botté* de Straparola, traduit en français par Pierre de Larivey, n'est pas le seul qui ait paru antérieurement au recueil de Perrault. Il en existe un autre, écrit en patois napolitain, par Jean-Baptiste Basile, comte de Torone, qui publia en 1637, soixante ans avant Perrault, une collection intitulée *les Cinquante Journées*, ou *les Contes des Contes, pour l'amusement de la jeunesse* (1). Ce second *Chat botté* offre des différences essentielles avec celui que nous avons mis sous vos yeux; il est revêtu de couleurs originales, et aboutit à une saine et judicieuse mora-

(1) *Il Pentamerone, overo li cunto de le cunte, tratenemiento de li Peccerille*, di Gian Alesio Abbattutis. Imprimé à Naples en 1637, et à Rome en 1679. Le nom d'auteur est l'anagramme de *Giovan Battista Basile*.

lité. C'est le quatrième de la journée, 11 du Pentamerone.

GAGLIUOSO,

(le *Chat botté napolitain*).

Gagliuso devint grand seigneur par l'adresse d'une chatte que lui avait laissée son père. Son ingratitude lui attire les reproches de sa bienfaitrice,

Il y avait une fois dans la ville de Naples un vieux mendiant, si maigre qu'il n'avait que la peau sur les os, si pauvre qu'il allait nu comme un enfant nouveau-né. Se sentant au fond du sac de la vie, il appela ses fils, Oratiello et Pippo, et leur dit : « L'heure est venue de régler mon compte avec la nature, et croyez, si vous êtes chrétiens, que je quitte avec joie ce monde de misères. Mon seul regret est de vous laisser gueux comme sainte Claire, sans sou ni maille, nets comme un plat à barbe, secs comme un vieux noyau de prune. Je vois avec ennui que vous n'avez pas seulement ce qui peut tenir sur la patte d'une mouche, et que vous feriez dix milles en courant sans qu'il vous tombât un liard de la poche. Cependant, tout misérable que je suis, et quoique m'étant toujours couché sans chandelle, je veux vous léguer quelque gage de mon affection. Toi donc, Oratiello, qui es l'aîné, prends ce cri-

ble suspendu au mur, et tâche d'en tirer parti ; et toi, Pippo, qui es le cadet, contente-toi de la chatte. Souvenez-vous de votre père, mes enfants. »

Après ce discours, le vieux mendiant se mit à pleurer ; puis, au bout de quelques instants, il murmura : « Adieu ! Voici la nuit ! » Et il mourut.

Oratiello le fit enterrer par charité, entra en possession du crible, et commença à gagner sa vie en vannant. Pippo prit la chatte, et s'écria : « Voyez le vilain héritage que m'a laissé mon père ! Moi qui ai peine à trouver du pain pour moi-même, il faut que je travaille pour deux ! — Tu te lamentes à tort, lui dit la chatte ; apprends que je puis faire ta fortune, si je me le mets en tête. — Puisqu'il en est ainsi, je rends grâce à votre *chatterie*, et me recommande à elle, » reprit Pippo en lui passant deux ou trois fois la main sur le dos.

A partir de ce jour, la chatte se rendit tous les matins au quartier de Chiaia, sur les bords de la mer. Là elle guettait le poisson, et ne manquait jamais de prendre quelque mulot ou quelque dorade. Elle les portait au roi, et lui disait : « Sire, le seigneur Gagliuso, dévoué serviteur de votre majesté, vous présente ses hommages et vous envoie ce poisson. » Le roi recevait la chatte comme une dame, et répondait : « Dis à ton maître que je le remercie sincèrement. »

D'autres fois, la chatte allait du côté des marais, où il y a toujours beaucoup de chasseurs, et lorsque l'un d'eux abattait une nonnette, une grive ou une perdrix, elle s'en saisissait, et les portait au roi avec les mêmes cérémonies. Elle fit tant, que le prince dit un beau matin : « J'ai tant d'obligations au seigneur Gagliuso, que je désire le voir, pour lui témoigner de vive voix toute ma reconnaissance. » A quoi la chatte répondit : « Le désir du seigneur Gagliuso est de verser son sang pour votre majesté, et demain, sans faute,

dès que l'aurore éclairera l'horizon, il aura l'honneur de vous saluer. »

Le lendemain, la chatte parut seule devant le roi. « Sire, lui dit-elle, le seigneur Gagliuso m'a chargé de vous présenter ses excuses ; il aurait voulu venir, mais cette nuit, ses domestiques l'ont dépouillé, et se sont enfuis en ne lui laissant pas même une chemise. » En apprenant ce désastre, le roi fit aussitôt prendre du linge et des habits dans sa garde-robe, et les envoya à Gagliuso, qui, au bout de moins de deux heures, arriva magnifiquement équipé. Le roi lui adressa mille compliments, et le fit asseoir à table auprès de lui. Tout en mangeant, Gagliuso se tournait de temps en temps vers la chatte, et lui disait : « Eh bien, ma chère, tes présents font bon effet. — Mange, et tais-toi, » lui répondait la chatte. Et le roi demandant de quoi il sagissait, elle trouvait quelque moyen de réparer la maladresse de Gagliuso.

Quand on eut bien mangé, et causé de choses et d'autres, Gagliuso demanda la permission de se retirer ; et la chatte, restée seule avec le roi, l'entretint de la valeur, des talents, de la sagacité et surtout de l'opulence de son maître. Elle affirma qu'il avait de superbes propriétés dans la Lombardie et les États romains, avec un nombre incalculable de meubles, de bijoux et de vaisselle. « Si vous en doutez, ajouta-t-elle, vous n'avez qu'à envoyer quelques-uns de vos gens avec moi, et je leur fournirai la preuve qu'il n'y a pas de richesse pareille à celle de mon patron. »

Par curiosité, le roi ordonna à plusieurs de ses affidés de suivre la chatte, et de revenir lui rendre compte de ce qu'ils verraient. La chatte, sous prétexte de les laisser reposer pendant le voyage, eut soin de prendre les devants, et quand elle apercevait des troupeaux, des chevaux ou des vaches, elle disait aux bergers : « Holà ! voici une poignée de bandits qui vient saccager la campagne ; si vous voulez

échapper à leur furie, et sauver ce qui vous appartient, dites que vous êtes serviteurs du seigneur Gagliuso, et l'on ne vous ôtera pas un cheveu de la tête. » Elle disait la même chose aux laboureurs qu'elle rencontrait; de sorte que les gens du roi, sans aller plus loin, retournèrent auprès de lui et lui dirent monts et merveilles des richesses de son nouvel ami. Le roi promit une forte récompense à la chatte, si elle décidait Gagliuso à épouser sa fille. L'affaire fut bientôt conclue : le roi donna à la princesse une grosse dot, et, après un mois de réjouissances, les deux époux prirent la route de la Lombardie. Par les conseils de la chatte, Gagliuso venait d'y acheter une baronnie.

Gagliuso, se voyant riche, rendit grâce à la chatte, jura de la bien traiter pendant sa vie, d'être son humble esclave, de la faire embaumer après sa mort, et de la mettre dans une cassette d'or, qu'il conserverait dans sa chambre. La chatte, qui se méfiait de ces protestations, feignit, trois jours après, d'être morte, et se coucha tout de son long dans le jardin. La femme l'aperçut, et cria : « Mon ami, la chatte est morte ! — Mieux vaut que ce soit elle qu'aucun autre, répondit Gagliuso. — Qu'en ferons-nous ? lui demanda la femme. — Prends-la par une patte, et jette-la par la fenêtre. » A ces mots, la chatte se releva, et lui dit : « Voilà donc la récompense dont tu me payes, moi qui t'ai débarrassé de tes vieux haillons ! On a bien raison de dire qu'on perd son temps à laver la tête d'un âne. Vraiment, j'aurais bien fait de compter sur une cassette d'or pour tombeau ! L'effet répond bien à tes paroles. ! »

Gagliuso chercha à s'excuser; mais la chatte sortit de la maison, sans détourner la tête, et disparut en disant :

Dieu te garde du riche appauvri,
Et du malotru enrichi.

ÉMILE DE LA BÉDOLLIÈRE.

Deuxième Littéraire.

Le Foyer Breton, traditions populaires, par M. Émile Souvestre, 1 vol. grand in-8°, chez Coquebert, éditeur, rue Jacob, 48.

Deuxième et dernier article.

Hélas ! les traditions se perdent tous les jours ! Grâce aux grandes routes, aux écoles primaires, à la presse, qui porte en tous lieux les idées nouvelles, les Bretons eux-mêmes auront bientôt oublié leurs vieilles croyances si touchantes, leurs vieilles mœurs si curieuses; aussi nous croyons vous être agréable, mesdemoiselles, en vous donnant encore un de ces contes que M. Émile Souvestre sait si naïvement raconter.

LES PIERRES DE PLOUHINEC.

Plouhinec est un pauvre bourg au delà d'Hennebon, vers la mer. On ne voit tout autour que des landes ou des petits bois de sapins, et jamais la paroisse n'a eu assez d'herbe pour élever un bœuf de boucherie, ni assez de son pour engraisser un descendant des Rohan (1).

Mais si les gens du pays manquent de blé et de bestiaux, ils ont plus de cailloux qu'il n'en faudrait pour rebâtir Lorient; et l'on trouve, au delà du bourg, une grande bruyère dans laquelle les Korigans ont planté deux rangées de longues pierres qu'on pourrait prendre pour des avenues, si elles conduisaient quelque part.

C'était près de là, vers le bord de la rivière d'Intel, que demeurait autrefois un homme appelé Marzinn : il était riche; c'est-à-dire, qu'il pouvait faire saler un petit porc tous les ans, manger du pain noir à discrétion et acheter une paire de sabots le dimanche du laurier (2). Aussi,

(1) On appelle les pores, en Bretagne, *Mab-Rohan*, fils de Rohan.

(2) Le dimanche de Pâques (*sul el lauré*), ainsi appelé parce que ce jour-là on distribue à l'église du laurier bénit.

passait-il pour fier dans le pays, et avait-il refusé sa sœur, Rozenn, à beaucoup de jeunes garçons qui vivaient de leur sueur de chaque jour.

Parmi eux se trouvait Bernèz, brave travailleur et digne chrétien, mais qui n'avait apporté pour légitime, en venant dans le monde, que la bonne volonté. Bernèz avait connu Rozenn toute petite, quand il était arrivé de Ponscorff-Bidré, pour travailler dans la paroisse, et elle l'avait souvent poursuivi avec la chanson que les enfants répètent à ceux de ce pays :

Ponscorff-Bidré.

Chair de chèvre, Bée (1)

Cela leur avait fait faire connaissance, et, petit à petit, à mesure que Rozenn grandissait, l'attachement de Bernèz grandissait également ; si bien qu'un jour, il s'était trouvé amoureux comme les Anglais sont damnés, je veux dire, sans rémission.

Vous comprenez que le refus de Marzinn fut pour lui un grand crève-cœur ; cependant il ne perdit pas courage, car Rozenn continuait à le bien recevoir et à lui chanter, en riant, le refrain composé pour ceux de Ponscorff.

Or, on était arrivé à la nuit de Noël ; comme l'orage avait empêché de se rendre à l'office, tous les gens de la ferme se trouvaient réunis, et, avec eux, plusieurs garçons du voisinage, parmi lesquels était Bernèz. Le maître de la maison, qui voulait montrer son grand cœur, avait fait préparer un souper de boudins et de bouillie de froment au miel ; aussi, les yeux de chacun étaient-ils tournés vers le foyer, sauf ceux de Bernèz, qui regardaient sa chère Rozenn.

Mais voilà qu'au moment où les bancs étaient près de la table et les cuillères de bois plantées en rond dans la bassine, un

vieil homme poussa brusquement la porte et souhaita bon appétit à tout le monde.

C'était un mendiant de Pluvignier, qui n'entrait jamais dans les églises, et dont les honnêtes gens avaient peur. On l'accusait de jeter des sorts sur les bestiaux, de faire noircir le blé dans l'épi, et de vendre aux lutteurs les herbes magiques. Il y en avait même qui le soupçonnaient de devenir gobelinn (1) à volonté.

Cependant, comme il portait l'habit des pauvres, le fermier lui permit de s'approcher du foyer ; il lui fit même donner un escabeau à trois pieds, et une portion d'invité.

Quand le sorcier eut fini de manger, il demanda à se coucher, et Bernèz alla lui ouvrir l'étable, où il n'y avait qu'un vieil âne pelé et un bœuf maigre. Le mendiant se coucha entre eux pour avoir chaud, en appuyant sa tête sur un sac de lande pilée.

Mais, comme il allait tomber dans le sommeil, minuit sonna. Le vieil âne secoua alors ses longues oreilles et se tourna vers le bœuf maigre.

« Eh bien, mon cousin, comment cela va-t-il depuis la Noël dernière que je ne vous ai parlé ? » demanda-t-il d'un ton amical.

Au lieu de répondre, l'animal cornu jeta un regard du côté du mendiant.

« C'était bien la peine que la Trinité nous accordât la parole à la nuit de Noël, dit-il d'un ton bourru, et qu'elle nous récompensât ainsi de ce que nos ancêtres avaient assisté à la naissance de Jésus, si nous devions avoir pour auditeur un vaurien comme ce mendiant.

— Vous êtes bien fier, monsieur de Ker-Beuglant, reprit l'âne avec gaieté ; j'aurais plutôt droit de me plaindre, moi, dont le chef de famille porta autrefois le Christ à Jérusalem, comme le prouve la croix qui nous a été imprimée, depuis, entre les deux épaules ; mais je sais me contenter de ce que les trois personnes veulent bien

(1) Ce quolibet, répété par les enfants aux habitants de Ponscorff-Bidré, ou bas Ponscorff, vient de ce qu'ils élèvent un grand nombre de chèvres, ce qui a fait supposer qu'ils en mangeaient beaucoup.

(1) Loup-garou.

m'accorder. Ne voyez-vous point, d'ailleur, que le sorcier est endormi ?

— Tous ses sortilèges n'ont pu encore l'enrichir, reprit le bœuf, et il se damne pour bien peu. Le diable ne l'a même pas averti de la bonne chance qu'il y aura ici près, dans quelques jours.

— Quelle bonne chance ? demanda l'âne.

— Comment ! reprit le bœuf, ne savez-vous donc pas que, tous les cent ans, les pierres de la bruyère de Plouhinec vont boire à la rivière d'Intel, et que, pendant ce temps, les trésors qu'elles cachent restent à découvert ?

— Ah ! je me rappelle maintenant, interrompit l'âne ; mais les pierres reviennent si vite à leur place, qu'il est impossible de les éviter et qu'elles vous écrasent si vous n'avez point, pour vous en préserver, une branche de l'herbe de la croix, entourée du trèfle à cinq feuilles.

— Et encore, ajouta le bœuf, les trésors que vous avez emportés tombent-ils en poussière si vous ne donnez en retour une âme baptisée ; il faut la mort d'un chrétien pour que le démon vous laisse jouir en repos des richesses de Plouhinec. »

Le mendiant avait écouté toute cette conversation sans oser respirer.

Ah ! chers animaux, mes petits cœurs, pensait-il en lui-même ; vous venez de me faire plus riche que tous les bourgeois de Vannes et de Lorient ; soyez tranquilles, le sorcier de Pluvignier ne se damnera pas désormais pour rien.

Il s'endormit ensuite, et, le lendemain, au point du jour, il était dans la campagne, cherchant l'herbe de la croix et le trèfle à cinq feuilles.

Il lui fallut chercher longtemps et s'enfoncer dans le pays, là où l'air est plus chaud et où les plantes restent toujours vertes. Enfin, la veille du jour de l'an, il reparut à Plouhinec avec la figure d'une belette qui a trouvé le chemin du colombier.

Comme il passait sur la lande, il aperçut

Bernéz occupé à frapper avec un marteau pointu contre la plus haute des pierres.

« Que Dieu me sauve ! s'écria le sorcier en riant ; avez-vous envie de vous creuser une maison dans ce gros pilier ?

— Non, répondit Bernéz tranquillement ; mais comme je suis sans ouvrage pour le moment, j'ai pensé que, si je traçais une croix sur une des pierres maudites, je ferais une chose agréable à Dieu, qui me le revaudra tôt ou tard.

— Vous avez donc quelque chose à lui demander ? fit observer le vieil homme.

— Tous les chrétiens ont à lui demander le salut de leur âme, répliqua le jeune gars.

— Et n'avez-vous point aussi quelque chose à lui dire de Rozenn ? » ajouta plus bas le mendiant.

Bernéz le regarda.

« Ah ! vous savez cela ? reprit-il. Après tout, il n'y a ni honte ni péché, et si je recherche la jeune fille, c'est pour la conduire devant le curé. Malheureusement, Marzinn veut un beau-frère qui puisse compter plus de *réales* que je ne possède de *blancs* marqués.

— Et si je te faisais avoir plus de louis d'or que Marzinn ne demande de *réales* ? dit le sorcier, à demi-voix. — Vous ! s'écria Bernéz. — Moi ! — Que me demanderiez-vous pour cela ? — Rien qu'un souvenir dans tes prières. — Ainsi, il n'y aurait pas besoin de compromettre mon salut ? — Il n'y aurait besoin que de courage. — Alors, dites-moi ce qu'il faut faire, s'écria Bernéz en laissant tomber son marteau ; quand je devrais m'exposer à trente morts, je suis prêt ; car j'ai moins de goût à vivre qu'à me marier. »

Lorsque le mendiant vit qu'il était si bien disposé, il lui raconta comment, la nuit prochaine, les trésors de la lande seraient tous à découvert, mais sans lui apprendre en même temps le moyen d'éviter les pierres au moment de leur retour. Le jeune garçon crut qu'il ne fallait que de la hardiesse et de la promptitude ; aussi répondit-il :

« Vrai, comme il y a trois personnes en Dieu, je profiterai de l'occasion, vieil homme, et j'aurai toujours une pinte de mon sang à votre service, pour l'avertissement que vous venez de me donner. Laissez-moi seulement finir la croix que j'ai commencé à creuser sur cette pierre; quand il sera temps, j'irai vous rejoindre près du petit bois de sapins. »

Bernèz tint parole et arriva au lieu convenu, une heure avant minuit. Il trouva le mendiant qui portait un bissac de chaque main et un autre suspendu à son cou.

« Allons, dit celui-ci au jeune homme, asseyez-vous là et pensez à ce que vous ferez quand vous aurez à discrétion l'argent, l'or et les pierreries. »

Le jeune homme s'assit à terre et répondit :

« Quand j'aurai l'argent à discrétion, je donnerai à ma douce Rozenn tout ce qu'elle souhaite et tout ce qu'elle a souhaité, depuis la toile jusqu'à la soie, depuis le pain jusqu'aux oranges.

— Et quand vous aurez l'or à volonté ? ajouta le sorcier.

— Quand j'aurai l'or à volonté, reprit le garçon, je ferai riches tous les parents de Rozenn, et tous les amis de ses parents, jusqu'aux dernières limites de la paroisse.

— Et quand vous aurez les pierreries à foison ? acheva le vieil homme.

— Alors, s'écria Bernèz, je ferai tous les hommes de la terre riches et heureux, et je leur dirai que c'est Rozenn qui l'a voulu. »

Pendant qu'ils causaient ainsi, l'heure passait et minuit arriva.

A l'instant même, il se fit un grand bruit sur la lande, et l'on vit, à la clarté des étoiles, toutes les grandes pierres quitter leur place et s'élancer vers la rivière d'Intel. Elles descendaient le long du coteau en froissant la terre et en se heurtant comme une troupe de géants qui auraient trop bu ; elles passèrent ainsi

pêle-mêle à côté des deux hommes, et disparurent dans la nuit.

Alors le mendiant se précipita vers la bruyère, suivi de Bernèz, et, aux places où s'élevaient un peu auparavant les grandes pierres, ils aperçurent des puits remplis d'or, d'argent et de pierreries qui montaient jusqu'au bord.

Bernèz poussa un cri d'admiration et fit le signe de la croix ; mais le sorcier se mit aussitôt à remplir ses bissacs, en prêtant l'oreille du côté de la rivière.

Il finissait de charger le troisième, tandis que le jeune homme remplissait les poches de sa veste de toile, lorsqu'un murmure sourd comme celui d'un orage qui arrive se fit entendre au loin.

Les pierres avaient fini de boire et revenaient prendre leur place. Elles s'élançaient, penchées en avant, comme des coureurs et brisaient tout devant elles. Quand le jeune homme les aperçut, il se redressa en s'écriant :

« Ah ! Vierge Marie, nous sommes perdus !

— Non pas moi, dit le sorcier, qui prit à la main l'herbe de la croix et le trèfle à cinq feuilles, car j'ai ici mon salut ; mais il fallait qu'un chrétien perdît la vie pour m'assurer ces richesses, et ton mauvais ange t'a mis sur mon chemin : renonce donc à Rozenn et pense à mourir. »

Pendant qu'il parlait ainsi, l'armée de pierres était arrivée ; mais il présenta son bouquet magique et elle s'écarta à droite et à gauche pour se précipiter vers Bernèz.

Celui-ci, comprenant que tout était fini, se laissa tomber à genoux et allait fermer les yeux, lorsque la grande pierre qui accourait en tête s'arrêta tout à coup, se plaça devant lui, pour le protéger, comme une barrière, et ferma le passage.

Bernèz, étonné, releva la tête et reconnut la pierre sur laquelle il avait gravé la croix. C'était désormais une pierre baptisée qui ne pouvait nuire à un chrétien.

Elle resta devant le jeune homme jus-

qu'à ce que toutes ses sœurs eussent repris leur place ; alors elle s'élança comme un oiseau de mer pour reprendre aussi la sienne, et rencontra sur son chemin le mendiant que les trois bissacs chargés d'or retardaient.

En la voyant venir, celui-ci voulut présenter ses plantes magiques ; mais la pierre, devenue chrétienne, n'était plus soumise aux enchantements du démon, et elle passa brusquement en écrasant le sorcier comme un insecte.

Bernéz eut, outre ce qu'il avait recueilli lui-même, les trois bissacs du mendiant, et devint ainsi assez riche pour épouser Rozenn, et pour élever autant d'enfants que le *laouennanik* (1) a de petits dans sa couvée.

(1) Nom breton du roitelet, il signifie mot à mot : *petit joyeux*.

La tradition des *Pierres de Plouhinec*, et celle de la *Fée du Loch*, que vous avez lue dans un des derniers numéros de votre journal, mesdemoiselles, ont pu vous donner une idée du sentiment de naïveté religieuse qui semble former le fond du caractère breton. L'ouvrage de M. Émile Souvestre, auquel nous avons emprunté ces deux articles, obtient un brillant succès d'intérêt et de curiosité : l'auteur a su choisir avec goût, expliquer avec talent ceux des contes populaires de la Bretagne qui méritaient d'être gardés de l'oubli, et les artistes distingués qu'il s'est associés, MM. O. Penguilly, A. Leleux, Tony Johannot, C. Fortin et Saint Germain, ont réussi, par la hardiesse et l'esprit de leur crayon, à donner un nouvel éclat à la belle publication du *Foyer Breton*.

AYMAR DE LA PERRIÈRE.

Littérature Étrangère.

IL NATALE,

SONNET.

Sei tu quel Dio che in suo furor passeggia
In mezzo ai sette candelabri ardenti,
Che manda un guardo, e l'ultima ruina
Paventano crollando i firmamenti ?

Dove sono le frecce alla fucina
Del ciel temprate e i folgori roventi ?
Dove il tuon, dove il turbo, e la divina
Ira che scende a sgomentar le genti ?

Amor rispondi, Amor le punte acute
Mi spezzò degli strali, e dalle stelle
Dio di pace mi manda e di salute

Ei dalle man le folgori mi svelle
Amor non viene a dispensar salute
Con lo spirto di nemi e di procelle.

VINCENT MONTI.

LA NOEL,

SONNET.

Es-tu bien le Dieu qui dans sa fureur marche
à travers les sept candélabres ardents, qui d'un regard épouvante et ébranle les firmaments qui se croient près de leur dernière ruine ?

Où sont donc les traits trempés dans les forges
du ciel ? Où sont donc les foudres brûlantes ?
Où est le tonnerre, le tourbillon et la colère
divine qui descend épouvanter les mortels ?

C'est l'Amour, dis-tu, c'est l'Amour qui a
émoussé la pointe aiguë de mes flèches, et qui
m'envoie du haut des étoiles comme un Dieu
de paix et de salut.

C'est lui qui m'arrache les foudres de la main ;
car le divin amour ne vient pas apporter le salut,
avec l'esprit des orages et des tempêtes.

NAPOLEON SAYONE.

Education.

Sylvia,

SCÈNES ROMAINES.

I.

Le soleil, prêt à se baigner dans la mer, s'étendait vers Ostie comme un large rideau de flammes, et embrasait de ses derniers rayons les monuments de la ville éternelle. Cette immense ruche d'hommes redoublait de tumulte vers l'heure du soir; les chars de bronze résonnaient sur la voie Appienne; l'appel du clairon rassemblait les soldats; les jeunes hommes qui, les tablettes d'ivoire et le style à la main, sortaient des académies, heurtaient en passant la foule, abandonnant à regret les théâtres silencieux; le sénateur, dans sa litière que portaient six esclaves nubiens, s'ouvrait un sillon au travers des flots bruyants du peuple, et la tourbe des parasites attendait l'heure du dernier repas, à la porte des somptueux palais. Pourtant, comme une île tranquille au sein des vagues tumultueuses, le temple de Vesta s'élevait calme et paisible, au milieu de ses riches ombrages et des frais murmures de ses eaux cristallines. L'adieu du soleil jetait une vapeur safranée sur les colonnes, taillées à Paros, qui formaient son enceinte; mais à l'intérieur du parvis, de ce parvis qui n'avait eu ni assez de puissance, ni assez de sainteté pour dérober Pison à la fureur des assassins (1), les feux chastes

(1) Pison, fils adoptif de l'empereur Galba, poursuivi, à la mort de ce prince, par ordre d'Othon, fut égorgé par deux soldats, sous le portique même du temple de Vesta, où il avait cherché un asile.

qui veillaient, éternels, sur un trépied de métal de Corinthe, luttèrent vainement contre les ombres toujours croissantes qui rampaient le long des murailles et enveloppaient les gracieuses colonnades. Le temple était désert, les sacrifices accomplis, les pontifes et les prêtresses rentrés dans leurs demeures; seule, une jeune fille destinée au service de la déesse, veillait au pied de l'autel. Elle se nommait Sylvia. Profitant de la dernière lueur du jour, elle achevait de tresser une guirlande de fleurs nouvellement cueillies, et qui s'entrelaçaient, sous ses doigts habiles, comme si elle eût appris de Glycère même (1) l'art d'assortir leurs formes et leurs couleurs; mais toutes ces fleurs étaient blanches comme la neige des Apennins ou les perles de l'Océan; les lis s'unissaient aux mugnets des bois, les fronts des tristes narcisses se penchaient sur les pétales enbaumés des fleurs de citronnier, et la timide aubépine, messagère du printemps, s'enlaçait aux souples et brillants rameaux du jasmin de l'Espagne: bientôt la couronne fut achevée; Sylvia l'admira avec une joie naïve, et se levant elle alla la déposer sur l'autel de marbre, couvert de plaques d'or, que n'ornaient aucune statue, aucune image visible, car le culte de Vesta défendait les reproductions matérielles de la divinité. Le feu seul, symbole de cette chaleur incessante qui vivifie le globe, brillait toujours devant l'autel. Sylva se mit à

(1) « Ceux du Péloponèse furent les premiers » qui composèrent les couleurs et senteurs des » fleurs qu'on mettoit aux chapeaux (aux cou- » ronnées). Toutefois cela vient de l'invention de » Pausias, peintre, et d'une bouquetière, nom- » mée Glycère, à qui ce peintre faisoit fort la » cour, jusqu'à contrefaire au vif les chapeaux » et bouquets qu'elle faisoit. Mais cette bou- » quetière changeoit en tant de sortes l'ordon- » nance de ses chapeaux pour mieux faire res- » ver son peintre, que c'étoit grand plaisir de » voir combattre l'ouvrage naturel de Glycère » contre ce savoir du peintre Pausias. » (Plu- » tarque. tr. d'Amyot.)

genoux ; elle leva vers le ciel sa belle tête, ornée de voiles et de bandelettes, et parla ainsi :

« O déesse puissante et sévère, ne rejette pas mon offrande ! tu le sais, je me suis donnée à toi du jour où j'ai pu me connaître ; lorsque les jeux de l'enfance ont cessé de me plaire, lorsque le voile des jeunes filles a caché mon front, je suis venue vers toi, j'ai quitté le palais de mon père pour ton temple, j'ai renoncé aux fêtes de César pour le soin de tes autels ; j'ai détourné mes yeux et mon cœur des jeunes hommes, j'ai juré de n'allumer jamais les flambeaux de l'hyménée pour me consacrer au service de tes feux immortels. Ta maison a été mon asile, car je craignais le monde, et l'écho de ses plaisirs glaçait mon cœur. Tout ce qui se passe dans cette ville immense m'effraye, et je suis venue, comme une suppliante, embrasser tes autels protecteurs. O Vesta ! dérober-moi à ce monde ténébreux et corrompu, défends-moi de ces hymens profanés, éloigne-moi de ces crimes et de ces sinistres plaisirs dont le bruit a frappé mes oreilles, même au fond du gynécée que j'habitais avec mes sœurs ; cache ma vie à l'ombre de ce temple propice, et laisse la fille de Sulpicius mourir, sans avoir été connue, à l'abri de ces murs tutélaires ! »

L'écho, endormi sous les voûtes, répondit par un faible et long murmure à la voix de la jeune fille. Elle se releva, souriante, calme, et jeta sur le trépied des branches odorantes qui répandirent une vive lumière et un suave parfum. Au même instant, des pas résonnèrent sur le pavé de marbre ; Sylvia, qui venait d'allumer une lampe posée sur un haut candélabre, vit venir vers elle un jeune homme qu'elle reconnut aussitôt. C'était Icilius, chevalier romain de la plus noble famille, mais qui semblait n'avoir gardé de ses aïeux que le nom ; car sa parure efféminée, sa démarche indolente, rappelaient plutôt les molles habitudes des satrapes de l'Asie que les

mœurs austères et rudes qui avaient fait des fils de la Louve les vainqueurs de l'univers. Cet univers même semblait n'avoir été conquis que pour fournir à Icilius les diverses parties de son costume. Ses cheveux noirs, grâce à la poudre d'or de l'Afrique, avaient pris une teinte fauve et dorée qui rappelait la blonde chevelure que les poètes donnent au riant Phœbus ; le lin des bords du Nil avait été filé pour sa tunique qu'embellissait une broderie d'argent ; les fines toisons de l'Ibérie avaient été tissées pour le manteau qu'il portait attaché à son épaule par une sardoine étincelante ; des anneaux précieux ornaient ses doigts ; des chaînes et des amulettes pendaient à son cou ; des agrafes d'or, aux têtes de lion, fermaient ses brodequins, et son épée même était déshonorée par un luxe étranger : la poignée en était curieusement ciselée et renfermait un camée, où le burin d'un graveur d'Athènes avait reproduit sur l'onyx les traits augustes d'Alexandre ; les parfums de l'Arabie embaumaient les vêtements du jeune Romain, et de ses mains délicates et blanches, il roulait une pomme d'ivoire qui entretenait leur fraîcheur.

« Salut, Icilius, lui dit la vestale ; que demandes-tu ? Viens-tu offrir un sacrifice à la déesse ? »

— Non, Sylvia, répondit le jeune homme ; je viens, avec l'approbation de ton père, te demander, une dernière fois, de descendre à mes vœux, et, pour la maison de ton époux, d'abandonner ces autels, auxquels tes serments ne te lient pas encore.

— Je regrette, Icilius, que ton cœur se soit attaché à moi, dont la volonté ne saurait changer. Jamais le voile couleur de flamme n'ornera mon front ; jamais le javelot ne traversera mes cheveux, je vivrai et mourrai dans ce temple : c'est là mon seul désir, il est irrévocable.

— Irrévocable ! ma Sylvia ; aimer est-il donc un mal ? Les déesses elles-mêmes ont aimé... Enée, notre ancêtre, n'est-il pas le fils de l'aimable Vénus ?

Les livres sacrés le disent ; cependant , en des temps comme ceux où nous vivons , l'austère Junon et la fière Vesta devraient seules être invoquées par les femmes.

— Mais songe que nous sommes les héritiers de deux familles illustres qui n'ont d'espoir qu'en nous. Je suis du sang des Jules ; et toi, Sylvia, tu descends de la famille Sulpicienne. Deux races aussi nobles ne devraient-elles pas s'unir ? Rappelle-toi les jours de notre enfance, quand, voisins et amis, nos parents nous laissaient jouer sous les ombrages de leurs villas de Baïes ; tu m'aimais alors, et quand je t'appelais ma femme, tu ne me repoussais pas.

— Les jours de l'enfance ont fui, mes yeux se sont ouverts : j'ai vu le monde où nous vivons, et j'ai senti la tristesse me monter au cœur. Non, Icilius, j'aurais peur de la vie s'il fallait la passer dans cette grande ville qui gronde là-bas...

— Mais tous les plaisirs t'y attendent...

— A la cour de Domitien, n'est-ce pas ? Est-ce là que tu mènerais ta femme, Icilius ? Sont-ce là les plaisirs que tu offrirais à une dame romaine ? Est-ce dans ce palais où palpitent encore les crimes de Caligula, d'Agrippine, de Néron, qu'il faudrait aller chercher ces plaisirs ?

— Mais nous pourrions vivre dans la solitude, à Baïes, aux bords de cette mer que tu aimais...

— Et renoncerais-tu, pour vivre seul avec moi, aux jeux du cirque, aux paris, aux banquets et aux fêtes de César ? Y renoncerais-tu pour toujours ?

Le jeune homme baisse les yeux.

« Tu le vois, poursuit-elle ; tu as passé ta vie dans ces plaisirs ; ils sont devenus ta vie elle-même. Non, Icilius, il n'est point d'époux pour moi dans Rome, puisqu'il n'est plus de vrai Romain ; les traditions de nos pères sont gravées dans mon esprit, et le passé m'a donné le dégoût du présent. Va reprendre ta place délaissée au festin du soir, et ne songe plus à Sylvia.

— Mais que faut-il donc pour te plaire ?

— Cherche dans l'histoire de tes ancêtres, et tu le sauras. Pense à ces Romains, austères et chastes, héroïques et simples, qui conquéraient l'Italie et Carthage, et vivaient sous des toits de chaume, qui offraient à leurs femmes un cœur fidèle, une main pure, et qui ne délaissaient le foyer domestique que pour labourer le sol de la patrie au prix de leur sueur, ou pour le défendre au prix de leur sang. Voilà l'homme que j'aimerais, et non le courtisan des empereurs.

— Mais, je puis me rendre aux armées, je puis verser mon sang...

— Fais-le, Icilius, pour ton nom illustre, pour tes aïeux si grands et si braves ; mais non pour moi, dont les destins sont arrêtés.

— O ma Sylvia ! seras-tu donc inexorable ?

— Je t'ai fait connaître ma pensée : Rome m'épouvante ; femme et faible, je crains la contagion des fautes, et je n'ai trouvé qu'ici la paix et la sûreté. Si je suis dans le port, veux-tu m'en arracher ? Au pied de cet autel, Icilius, je prierai pour toi, et je demanderai la gloire et la vertu pour le compagnon de mon enfance. Maintenant, adieu. »

Le jeune homme demeurerait triste et irrésolu ; mais l'accent de la vestale était si absolu dans sa douceur, son geste et sa voix avaient tant de puissance, qu'il obéit malgré lui.

« Adieu, dit-il, adieu, Sylvia, cruelle Sylvia ; lorsque je serai dans la Germanie, quand, loin de toi, je braverai les neiges des Alpes et les frimas du Rhin (1), alors, pense à moi, ne me rejette pas de ta mémoire !

— Je prierai pour que tu sois heureux. »

Le Romain s'inclina et s'éloigna à pas lents. Sylvia resta debout dans le sanctuaire, et lorsque le bruit des pas du jeune homme eut cessé de frapper son oreille,

(1) Virgile.

elle s'agenouilla et leva des yeux sereins vers le redoutable autel de Vesta.

II.

Le jour était à sa quatrième heure, le soleil approchant du milieu de son cours, répandait des flots de lumière et de chaleur sur la foule bruyante qui, des quatorze quartiers de Rome, se dirigeait vers l'amphithéâtre de Vespasien. Des jeux allaient s'ouvrir, et ce peuple qui, sous Pompée, plein d'une généreuse humanité, avait voulu abolir les combats de gladiateurs, s'empressait alors vers cette arène où des hommes, des chrétiens innocents et désarmés, allaient être jetés en pâture aux bêtes. Les spectateurs débordaient des larges vomitoires et prenaient place, à leur rang, sur les gradins qui devaient, après dix-sept cents ans d'existence, étonner encore le voyageur de leurs proportions gigantesques. Mais les rumeurs de cette foule immense se taisaient tout à coup; toutes les bouches font silence; tous les regards se portent avec vénération vers une loge qui, située presque au niveau de celle de l'empereur, vient de s'ouvrir devant six femmes, vêtues de blanc et chastement voilées comme ces images d'Isis qu'adorait la mystérieuse Égypte : ce sont les vestales. Une d'elles surtout, plus jeune que ses sœurs, attache à ses pas l'attention respectueuse de la multitude; son nom est sur toutes les lèvres; sa beauté, presque inaperçue, attire tous les yeux : c'est la fille de Sulpicius, c'est Sylvia. Assise au milieu de ses compagnes, elle promène des regards surpris sur cette mouvante assemblée, congrès des nations, où toutes les races de l'univers connu avaient quelque représentant. Le noble Gaulois se plaçait aux côtés du sénateur romain, et courbés tous deux sous le niveau de la même puissance, ils oubliaient les guerres de leurs ancêtres; l'Arabe, au visage bruni, aux yeux de gazelle, coudoyait le

blond Germain, dont le regard mélancolique semblait chercher sur l'arène le sang des hommes du Nord, de ces tribus captives, immolées aux plaisirs du peuple-roi; le Breton élevait au-dessus des masses sa taille puissante et sa tête couronnée d'une forêt de cheveux, et le juif semblait ramper avec honte sous ces voûtes superbes, élevées par les mains enchaînées de sa nation (1). Tout était splendeur et puissance; le soleil s'associait aux joies de la terre; les statues de bronze et de marbre, peuple muet, dieux exilés des bocages de la Grèce, souriaient sur leurs piédestaux; les fontaines répandaient des eaux parfumées; le son des instruments vibrail dans l'air : et c'était là pourtant une fête de mort! Parfois, comme un appel sinistre, les rugissements des lions s'élevaient, même au-dessus des clameurs de la foule, et elle répondait aux habitants du désert par le cri : *Les chrétiens aux bêtes!* Sylvia contemplait avec une indicible mélancolie ces pompes étranges qu'elle voyait pour la première fois, et son visage était sans doute l'interprète de sa pensée; car Césonie, la plus chère de ses compagnes, lui dit à demi-voix :

« Qu'as-tu donc? tu paraiss triste; cette fête ne te plaît-elle pas?

— Elle me fait horreur; je ne puis voir sans frissonner cette arène où des femmes, des hommes, des enfants, pleins de vie et de jours, vont être livrés aux dents des tigres.

— Mais ces hommes, ce sont des chrétiens, ce sont des ennemis de l'empire!...

— Chère Césonie, ne crois pas cela.... Ma nourrice, la plus digne des femmes, quoiqu'elle ne fût qu'une pauvre esclave, était chrétienne, et elle m'a souvent entretenu de la religion nouvelle. Les chrétiens sont des hommes simples et doux; ils ado-

(1) 12,000 juifs, échappés au sac de Jérusalem, furent employés par Vespasien à la construction du Colysée.

rent un Dieu descendu sur la terre, comme autrefois Apollon chez les bergers, et ce Dieu mourut dans les supplices en pardonnant à ses bourreaux. Mon père, qui se plaisait à m'instruire, et qui, en suivant l'empereur Titus en Judée, avait connu beaucoup de chrétiens, m'a dit qu'ils croyaient, comme les stoïciens, que la douleur n'est pas un mal, et que, de même que les disciples de Platon, ils admettaient l'immortalité de l'âme. Voilà leurs crimes : te paraissent-ils mériter la mort ?

— Mais tu n'es pas chrétienne, au moins ? dit Césonie avec inquiétude.

— M'en préserve Vesta ! Les dieux qui donnèrent la puissance et la vertu à nos ancêtres sont les dieux que j'adore ; mais ces dieux sont indulgence et douceur, ils renient les sanglants holocaustes que nous leur offrons, et l'Olympe, le vaste Olympe, où Tibère même a trouvé place, ne peut-il pas s'ouvrir devant le Dieu des Nazaréens ?...

— Sœur, parle plus bas ; tes paroles sont imprudentes, et la vestale Fulvie se penche pour nous écouter. »

Sylvia serra en silence la main de son amie, et reporta les yeux vers l'amphithéâtre. Une porte venait de s'ouvrir, et donnait passage à la longue file des condamnés. Un grand silence se fit, tous les regards se fixèrent avidement sur ces infortunés, qui, près de mourir, passaient sous la loge de César en le saluant. Ils étaient nombreux, et tous les âges de la vie, toutes les races de la famille humaine concouraient à former cette immense hécatombe. Des têtes de femmes, pâlies par la prison et les tortures, se distinguaient au milieu des fronts sévères des hommes et des vieillards : c'était l'espoir de l'église, c'étaient les savants pontifes, les hardis confesseurs, les chastes vierges, les diaconesses éprouvées par la vie et par la vertu ; c'étaient enfin ceux-là mêmes dont les noms devaient défendre et consacrer plus tard les monuments de la Rome païenne, que

le peuple allait immoler à ses appétits de carnage. Mais la résignation n'était pas seule dans les yeux de ces martyrs ; il s'y joignait le joie sereine d'une magnifique espérance. Sylvia, dont le cœur battait d'angoisse et de pitié, se trouva presque rassurée à la vue de ce courage sans ostentation, de ce calme sans orgueil et de cette puissance de l'âme qui domptait les instincts de la nature. Elle sentit qu'un Dieu était avec eux : chaque instant qui s'écoulait l'identifiait de plus en plus avec ces victimes héroïques et patientes ; il lui semblait que c'étaient des frères, des sœurs, des amis précieux, parts chéries de son âme, dont le sang allait se répandre sous ses yeux ; une indignation généreuse remplissait son cœur ; mais quand les chrétiens entonnèrent, d'un commun accord, le *Symbole des Apôtres*, cette majestueuse confession des vérités éternelles, alors un premier rayon du jour céleste éclata soudain dans l'intelligence de Sylvia, et l'admiration fraya la route à la foi.

« Un seul Dieu, se dit-elle, puissant, pur, éternel, créateur du monde, réunissant toutes les beautés, et concentrant toutes les adorations... Cette doctrine est grande... elle satisfait le cœur... » Pour suivre dans le secret de sa pensée et prêtant toujours l'oreille aux chants harmonieux qui s'élevaient de l'arène : « Quel est ce Rédempteur, ce juste, ce désiré des nations, dont ils célèbrent la venue ?.... Hélas ! nous, on dit que nos dieux s'en vont !.... »

Et ses yeux tombèrent sur les statues qui décoraient l'amphithéâtre : Mercure et Bacchus, Vénus et Mars offraient la déification des faiblesses, des vices et de la brutale fureur.

« Pâles divinités, se dit Sylvia, jamais vous n'avez rempli mon âme.... Vesta seule.... Et qui de nous mourrait pour Vesta, comme ces chrétiens vont mourir pour le Dieu crucifié ?... »

Elle resta perdue dans les réflexions nou-

velles qui venaient de surgir en son esprit, et, comme le soleil dissipe les voiles de la nuit et montre au voyageur inquiet la route qu'il doit suivre, ainsi la vérité inondait cette intelligence qui, dans les ténèbres du paganisme, s'était fatiguée à chercher la lumière et la vertu.

« O Dieu inconnu ! murmura-t-elle, me voudrais-tu donc ?... »

Césonie se pencha vers elle, et dit :

« On va lâcher les lions sur eux... j'ai peur... »

— Eux seuls, ils n'ont pas peur, répondit la vestale en désignant du regard les chrétiens groupés au milieu du cirque et occupés à la prière. Les spectateurs haletants se penchaient sur l'amphithéâtre et suivaient des yeux un bestiaire, qui ouvrit rapidement, et en se cachant derrière elle, la grille basse et cintrée d'une des loges destinées aux bêtes. Un lion, aux yeux brillants, au front majestueux, à la rousse fourrure, sortit à pas lents et parut ébloui du grand jour. Il interrogea l'air et le ciel, et tourna autour de lui sa prunelle puissante, et pressé sans doute par la faim, il marcha droit vers les condamnés. Sylvia vit, à travers un nuage, un homme tomber sous la griffe du roi de l'Atlas ; son oreille fut frappée d'un joyeux rugissement, et elle crut voir la bête fauve passer devant elle, en traînant à sa suite un corps pantelant.... Des applaudissements s'élevèrent.... Elle regarda : les chrétiens priaient toujours... Sur l'ordre de Domitien, qui, appuyé sur des coussins de pourpre, contemplait ce spectacle avec un doux et cruel sourire, une seconde loge fut ouverte, et un tigre, à la robe dorée, rampa à travers l'amphithéâtre en dirigeant ses yeux obliques vers la proie qui lui était promise. Quand son choix fut fait, il s'élança d'un bond vers sa victime, l'étreignit de sa patte musculeuse, et la terrassa sur le sable. On entendit un gémissement étouffé et le nom de Jésus-Christ prononcé avec un accent et une confiance indici-

bles. Sylvia tenait ses yeux attachés sur les martyrs : l'horreur de ce spectacle avait disparu pour elle ; l'espérance venait de la gagner, et, comme les chrétiens, au delà du sang et du supplice, elle entrevoyait les cieux ouverts et les éternelles récompenses. Toute son âme était surtout concentrée sur deux femmes, la mère et la fille, qui, étroitement enlacées, semblaient braver avec enthousiasme la mort prochaine, inévitable. La mère, pareille à la mère illustre des sept frères Machabées, encourageait l'enfant par ses bénédictions et ses promesses. La jeune vierge, tranquille comme si elle eût joué au sein des fleurs, semblait jurer à sa mère la constance dans les tourments et la force devant le trépas... Elle avait seize ans à peine, et sa jeune beauté rayonnait d'un charme inexprimable sous la robe bleue des martyrs. Sylvia la contemplait avec une admiration douloureuse.

« Oh ! que nous sommes cruels ! dit-elle à Césonie : vois cette jeune fille qu'on va abandonner aux bêtes féroces... elle prie, elle ne craint rien... Son Dieu donne la force aux faibles... Oh ! le Dieu des chrétiens est un puissant Dieu, et le nôtre... Césonie ! Césonie !... Le tigre... il s'élance vers l'enfant... elle se jette devant sa mère... le tigre l'entraîne... Je crois en Jésus-Christ ! dit-elle. — Et moi aussi, Césonie, je crois en Jésus-Christ ! »

Et la vestale se leva, les yeux brillants de ferveur et de courage. Césonie, épouvantée, voulut la retenir ; mais d'un geste plus rapide que la pensée, Sylvia ouvrit la grille qui fermait la loge, et se trouva dans le cirque. Les spectateurs, frappés de consternation, se levèrent sur leurs bancs ; les bestiaires, au péril de leur vie, s'élancèrent sur les bêtes, qu'ils ramenèrent à leurs cachots. Les parents, les amis, les clients de la famille Sulpicius tendaient les bras vers Sylvia, en invoquant les noms des dieux ; mais elle, calme, intrépide, marchait à pas pressés vers la phalange dé-

cimée des chrétiens. Arrivée près de ses nouveaux frères, elle fit un geste; un silence de mort s'établit aussitôt, et d'une voix ferme et pure elle dit :

« Je suis chrétienne, je crois en Jésus-Christ : je veux mourir pour lui ; car il est le vrai Dieu. La foi de ces mourants est ma foi : je crois au Dieu qui donne la force et la vertu, et je renie les idoles impuissantes qui ont fait de Rome la honte des nations. Mon père, ajouta-t-elle en se tournant vers un vieillard qui semblait, par son aspect vénérable, le chef des chrétiens, mon père, suffit-il de croire en ton Dieu, suffit-il de l'aimer pour être sauvée? Je crois en lui, je l'aime, et je veux mourir pour lui ! »

— Ma fille, répondit le vieillard avec larmes, je dirai comme le Maître : Je n'ai jamais trouvé tant de foi dans Israël. Vous allez recevoir dans votre sang le baptême qui vous lavera de vos fautes; vous serez alors la plus pure des créatures, et vous paraîtrez sans tache devant le Dieu rémunérateur, qui payera votre sacrifice et votre foi. Oubliez, ma fille, oubliez les clamours de ce malheureux peuple, et priez le Dieu immortel qui s'est révélé à votre cœur. »

Sylvia se laissa tomber à genoux, et leva vers le ciel ses yeux pleins d'ardeur et d'espérance. Les chrétiens l'environnaient avec admiration; les mourants, oubliant leurs tortures, se soulevaient sur le sable, imbibé de leur sang, et la bénissaient de leurs derniers regards. La foule, partagée entre la colère et la pitié, se répandait en clamours; les vestales, se voilant le visage, invoquaient les déesses, et répandaient des larmes sur la destinée de leur sœur, et le préfet des jeux pressait les ordres de Domitien, qui, après une courte hésitation, dit :

« Puisque la vestale Sylvia s'allie aux ennemis de l'empire, puisqu'elle outrage les dieux, qu'elle partage le sort des impies... Faites lâcher les bêtes ! »

Sylvia était toujours agenouillée à côté du vieillard, dont elle recueillait les paroles.

« Ma fille, lui dit-il, vos vœux vont être

exaucés... On lance les tigres... Servante de Jésus-Christ, vous allez recevoir le prix de votre foi... Vierge, les vierges vous attendent avec des palmes et des couronnes...

— O mon père ! la paix et l'espoir inondent mon âme... Que le vrai Dieu se fasse connaître à ceux que j'aime...

— Ma fille, ils le connaîtront : le Fils de l'homme est venu pour sauver tout ce qui était perdu, et Rome sera un jour le siège de son empire. »

Comme il achevait ces mots, le lion s'élança vers elle, et le vieillard la vit tomber, laissant échapper sa vie avec les flots pourprés de son sang. Alors étendant les mains sur la jeune Romaine, il s'écria : « Soyez baptisée au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. » Elle l'entendit, murmura une dernière fois : « Vrai Dieu, je t'aime et je crois en toi, » puis elle retomba morte sur l'arène...

Ainsi finit la vierge Sylvia.

Julius, toujours faible et irrésolu, vécut à la cour de Domitien, et perdit la vie dans une conspiration tentée contre ce prince.

Césonie, poursuivie par le souvenir de sa compagne, quitta le corps des vestales avant la fin de son noviciat, et chercha à se faire instruire dans la foi des chrétiens. Elle rencontra, chez l'un d'eux, un vieillard d'un grand âge, qui s'appelait Jean (1). Il était humble et doux, mais parfois son regard s'illuminait d'une flamme céleste quand il parlait de son divin Maître, et ses yeux se mouillaient quand il nommait le disciple que Jésus aimait. Ses paroles, simples et profondes, touchèrent l'âme de Césonie; elle reçut le baptême, et vécut dans la pratique des vertus intérieures que la loi nouvelle commandait aux femmes, rachetées de la servitude par la venue et les leçons d'un Dieu.

M^{me} EVELINE RIBBECOURT.

(1) Saint Jean l'évangéliste vivait encore à Rome sous le règne de Domitien.

Episode d'une Razia

DANS LA PROVINCE D'ALGER.

On était au milieu du mois de septembre; la chaleur avait été excessive pendant toute la journée, et chacun à Alger cherchait à jouir à son aise du peu de fraîcheur de la soirée; les routes et les places nouvellement tracées se remplissaient de promeneurs; les conversations s'établissaient d'une terrasse à l'autre, et les causeurs pouvaient admirer au loin un essaim de barques de pêcheurs à la voile triangulaire, se hâtant de rentrer au port chargées d'un riche butin. Des groupes de cavaliers s'élançaient joyeusement dans la campagne; enfin, c'était un va-et-vient continuél parmi les Européens. Tandis que les Maures si indolents, les Juifs plus paresseux encore, ne semblaient participer au mouvement général qu'en fumant leur pipe et prenant leur café, plaisirs qui, pour eux, composent la presque totalité des jouissances dont l'homme cherche à embellir le cours de son existence.

Mais si la ville se montrait joyeuse et animée, il n'en était pas ainsi à Talemny, lieu situé sur l'un des versants de la côte de Mustapha, de cette colline si gracieuse et si coquette dans ses contours, avec ses maisons blanches et ses bosquets d'arbres touffus, aux fleurs éclatantes et suaves.

Dans une des charmantes habitations de ce fortuné petit coin de terre, où logeait un capitaine de spahis et sa famille, régnait un silence presque mystérieux: nul visage humain ne se montrait aux portes ni aux croisées soigneusement fermées; les jardins même auraient semblé déserts, si l'œil, en pénétrant dans une immense avenue de vigne, ne se fût arrêté avec curiosité sur trois Kabyles qui se reposaient assis autour d'un

vase contenant de l'huile d'olive sauvage, dans laquelle ils trempaient avec délices quelques morceaux de ces petits pains ronds, sans levain, que l'on fait cuire sous la cendre, et que les négresses vendent aux portes de la ville. Ces hommes au teint bruni, au regard à la fois fier et rusé, avaient un aspect magique sous le bournous national, dont la malpropreté ordinaire à leur race avait depuis longtemps terni la blancheur primitive: leur repas frugal fut bientôt terminé; ils se levèrent pour continuer leur route et entonnèrent alors une vieille romance arabe, avec cet accent guttural qui leur est propre, et dont les notes peu harmonieuses n'étaient pas faites pour rassurer les trois faibles et timides femmes renfermées avec soin dans un élégant petit marabout (1) de cette habitation.

La plus âgée, Marie, blonde femme du Nord, et compagne du capitaine de spahis, atteignait à peine sa vingtième année. Sans être précisément jolie, ses traits avaient une grande expression de douceur, surtout lorsque son regard s'abaissait avec amour sur la frêle et délicate enfant qui reposait sur ses genoux; expression qui se changeait rapidement en celle de la crainte, chaque fois que la brise du soir agitant faiblement les larges feuilles des bananiers, ou que les animaux domestiques, fatigués par la chaleur, ou tourmentés par les mouches, frappaient d'un pied impatient les dalles de la cour qui leur servait d'étable.

Assise sur le même divan, était une brune et vive Espagnole, nommée Juana, que Marie avait attachée à son service depuis plus d'une année; d'une main elle agitant légèrement un large éventail de plumes d'autruche, sur la tête de l'enfant endormie, et de l'autre, elle faisait passer tour à tour, entre ses doigts délicats, les grains de son chapelet de corail.

(1) Petite pièce en forme de dôme, dans laquelle les Maures font leurs prières.

Non loin d'elle, enveloppée dans son haïk de toile à carreaux blancs et bleus, accroupie sur un tapis de Turquie, se trouvait une petite négresse, qui, telle qu'Ourika (1), eût pu paraître séduisante sous les palmiers de quelque savanne. Marie, dont le mari était en expédition depuis plusieurs jours, l'attendait avec une anxiété toujours croissante.

« Nounn ! dit-elle tout à coup à la jeune négresse, qui tressaillit presque d'effroi au son de cette voix émue, sais-tu si les escadrons de spahis sont enfin rentrés au quartier ? »

— *Moi, non sabire*, répondit aussitôt Nounn, qui, prise à l'improviste et oubliant totalement son français, s'était servie de la langue franque.

— Eh bien ! mon enfant, toi dont les oreilles africaines sont meilleures que les miennes, dis-moi si ce sont bien les pas légers de Salem que j'entends du côté de l'Agha (2). »

La négresse écouta pendant quelques secondes, puis elle dit : « Oui, ce doit être ton maître. Qui pourrait venir lorsque les muezzins ont déjà depuis longtemps appelé, pour la dernière fois du jour, les fidèles croyants à la prière?... Mais attends, je vais m'en assurer. » Et Nounn ouvrant, non sans efforts, la massive porte du marabout, disparut dans l'ombre, en faisant claquer les talons de ses petites mules de maroquin jaune, sur les carreaux de faïence de la galerie; puis en deux bonds elle arriva sur la partie la plus élevée de la terrasse.

La soirée était magnifique; le fort l'Empereur dessinait largement sa masse imposante, sur l'azur foncé du ciel; la lune brillait d'un vif éclat, et ses rayons argentés, tout en jetant un reflet mélancolique à tra-

vers les nombreuses habitations dispersées çà et là sur le versant de la montagne, permirent à Nounn de plonger ses regards sur la route de Bab-a-zoun, étendue devant elle comme un large ruban poudreux, puis de les rapporter sur la plaine de Mustapha, et enfin sur l'étroit chemin qui conduit d'Alger à Talemny.

Sa maîtresse ne s'était pas trompée, car la négresse vit effectivement le capitaine de spahis qui revenait. Salem avait pris le galop, comme s'il eût deviné, le noble animal, qu'en ramenant plus vite son maître, il ferait naître la joie et le bonheur dans la maison; sa course était si rapide, que l'agile Nounn avait à peine atteint le bas de l'escalier, quand déjà le capitaine était auprès de sa femme, qu'il accablait de douces caresses.

Les premiers moments d'effusion passés, le capitaine s'adressant à Marie, lui dit d'une voix à la fois émue et enjouée : « Devine un peu ce que, caché sous mon manteau, je te rapporte de notre razia. »

— Oh ! cela n'est pas difficile ; c'est un superbe yatagan, pour mon vieil oncle le général; et elle tendait déjà sa petite main blanche pour le recevoir.

— Ce n'est point cela, Marie, ce n'est point cela.

— Alors, c'est sans doute une gazelle, ou mieux encore un de ces colliers de Bédouine, artistement travaillés, en corail, en clous de girofle, et auxquels un boudjou sert de médaillon ?

— Ah ! petite coquette, répondit en riant le capitaine, vous eussiez été fière de porter cette parure; mais vous vous trompez encore.

— Bien ! j'y suis maintenant : c'est une belle fleur de l'Atlas que vous m'apportez pour mêler à ma coiffure au premier bal du gouverneur...

— Allons, Marie, comme je vois bien que tu n'es pas sorcière, je vais te montrer mon trésor. » A ces mots, le spahis entr'ouvant doucement son burnous, dé-

(1) Héroïne d'un roman de madame la duchesse de Duras.

(2) Ancienne résidence d'un agha, chef militaire arabe.

couvrit le plus charmant marmot arabe qu'il fut possible de voir dans tous les douars (1) de la régence. Il était si rose, si joufflu, et dormait si paisiblement, que Marie, après avoir laissé échapper une exclamation de surprise, appuya un baiser sur le front de l'enfant, baiser auquel elle mêla quelques larmes, en songeant aux angoisses maternelles qui avaient dû précéder et suivre son abandon.

— Il sera le frère de notre petite Thérèse, poursuivit le capitaine ; je l'ai promis à sa mère. Pauvre femme !

— Raconte-moi, je te prie, comment tu es possesseur de ce gracieux butin, lui demanda Marie après avoir couché sur ses genoux le petit Arabe.

« Tu sais, ma chère amie, que je faisais partie d'une expédition qui se dirigeait vers le sud. Nous étions en route déjà depuis quelque temps, et nous ne savions encore quel était le but de cette marche qui s'opérait dans le plus grand silence, quand nous fûmes informés qu'une razia était dirigée contre la tribu des Mouzaïas. Désigné pour pousser une reconnaissance à la tête de quelques braves, j'allai m'embusquer derrière un massif de cactus afin de mieux observer l'ennemi sans en être aperçu.

Le soleil dorait à peine les crêtes tourmentées du mont Atlas, et aucune des voix de la terre n'avait encore troublé le silence mystérieux des gorges profondes et parfumées où l'Arabe trouve de la fraîcheur et de l'eau ; seulement, de temps à autre, un lion ou une hyène, dont la masse noire se dessinait crûment sur le ciel, faisait résonner les parois du roc sous ses griffes puissantes, et tantôt marchant avec lenteur, tantôt s'élançant par bonds précipités, regagnait son repaire obscur. Puis, çà et là, quelques Kabyles, dont le regard fier et impérieux annonçait claire-

ment qu'ils se croyaient rois de ces solitudes sauvages, foulaient d'un pied libre et indépendant les herbes hautes et touffues où ils faisaient paître leurs troupeaux.

Mais soudain la base de la montagne s'anima comme frappée d'une baguette magique. On nous avait aperçus : les femmes, les vieillards et les enfants de la tribu des Mouzaïas se préparaient à prendre la fuite. Les tentes furent pliées et placées sur des chameaux, les nombreux troupeaux que chassait devant elle cette foule épouvantée mugissaient de regret d'abandonner, dès l'aurore, leurs frais et gras pâturages, pour marcher du côté du Désert, dont ils semblaient pressentir les souffrances. Les hommes, inquiets et tremblants pour leurs richesses, se hâtaient de vider leurs silos ; d'autres se plaçaient en vedettes sur les plateaux les plus élevés, tandis que de nombreux cavaliers accouraient au grand galop de tous les points de la montagne et de la plaine ; leurs larges burnous blancs que soulevait autour d'eux le vent du matin, les faisait ressembler à une nuée de fantômes. A leur suite venaient les Adjouthes, race belliqueuse, indomptée, que l'on trouve partout où elle peut exercer le pillage, et qu'on voit se précipiter sur les flancs de l'armée française comme les vagues en fureur sur les sables du rivage.

Les hommes chargés d'exécuter la razia s'avançaient rapidement, conduits par des chefs habiles. Déjà les fantassins se traînaient dans les gorges rocheuses, tandis que la cavalerie, franchissant, comme par miracle, des blocs de granit glissants et abruptes, gagnait, protégée par l'infanterie, les hauteurs accessibles aux pieds des chevaux. Spectacle magnifique que l'œil contemplait avec orgueil et terreur !

L'élan ayant été donné, pendant quelques instants ce fut une lutte corps à corps ; les chevaux se dressaient sur les pointes aiguës des rocs, l'œil en feu, la crinière hérissée ; ils ne faisaient qu'un avec leurs cavaliers ; l'éclair fendait l'espace, la balle

(1) Douar, *village*.

sifflait, et les détonations de la poudre, centuplées par les échos, faisaient rugir les bêtes fauves jusqu'aux confins du Désert. Les Arabes allaient, venaient, attaquaient, puis se dispersaient en faisant tournoyer dans les airs leurs longs fusils, dont les capucines d'argent scintillaient au soleil. Tous ces hommes, ma chère Marie, avaient le courage du désespoir; courage inutile! le dour tant aimé allait devenir la proie des chrétiens vainqueurs. En vain le cheik, guerrier vaillant et redouté, invoquait-il Allah, en vain lui criait-il de donner de nouvelles flammes au soleil, ou de soulever de son souffle puissant les sables brûlants du Sahara (1); l'Eternel fut sourd à sa prière, il fallut fuir; car déjà les plus courageux d'entre eux disputaient aux corbeaux et aux vautours à la tête chauve les restes mutilés de leurs frères.

Emporté par l'ardeur du combat, je me trouvais tout à coup séparé de mon escadron. Ma position était critique, car le regard perçant du cheik se fixait bientôt sur moi, il bondit, s'élança, et presque à bout portant me tira son dernier coup de fusil; puis labourant de ses longs éperons les flancs poudreux et sanglants de son noble coursier, il disparut, perdu dans un nuage de fumée.

Par un miracle providentiel, la balle qui avait dévié dans sa route ne fit que m'effleurer légèrement l'épaule. Alors je me mis à la poursuite du cheik des Mouzaïas; mais au moment où j'allais l'atteindre à mon tour, mon cheval s'abattit, et la charge entière de mon pistolet alla frapper en pleine poitrine une jeune femme arabe, qui portait dans ses bras nus et tremblants ce petit enfant, que tu tiens maintenant sur tes genoux: cette pauvre mère fuyait devant nous, et s'était retournée au bruit du galop précipité de nos chevaux. Pâle, saignante, elle se traîna sur la

terre, et n'eut que le temps de me dire, d'une voix brisée en me tendant son précieux fardeau: *Yadllek!... yadllek!... benni!... el yenedjy ebkaala graïr* (1); puis elle tomba morte.

Le cheik avait disparu. La victoire était à nous; car déjà nos soldats s'occupaient à vider les matamores (2) entourés par un cercle de feu, qui, d'un gourbi (3) incendié s'était communiqué aux bruyères desséchées.

Emu de compassion à la vue de cette malheureuse dont j'avais involontairement causé la mort, et qui, trompée par la frayeur, me prenant pour un des siens, dans sa confiante erreur, venait de livrer à un ennemi ce qu'elle avait de plus cher au monde, je jurai de servir de père à cet enfant, et l'humanité me fit une loi de le rendre heureux. Ce serment, il faut que tu m'aides à le tenir, ma bonne Marie.

— Oh! de grand cœur, répondit la jeune femme, profondément émue; car sans cela ce petit Arabe ne pourrait-il pas un jour préférer à notre civilisation et à notre fortune sa tente de poils de chameau, un beau cheval, et la sauvage liberté que tu lui as ravie?

— Je te remercie, Marie, reprit vivement le capitaine; j'étais bien sûr que tu voudrais réparer ce malheur... Mais voici l'enfant qui se réveille, appelle Nounn, elle seule peut lui parler le langage de sa mère, et le redormir en lui chantant un air de la montagne où il est né.

M^{me} PAULINE HERMENT.

(1) Prends!... prends mon fils! sauve-le!... adieu!

(2) Encintes fortifiées placées sur les hauteurs.

(3) Habitation construite en terre.

(1) Vent du désert.

Consolation.

Merci, mon Dieu, merci ! sans vous, sans votre religion
que vous m'avez enseignée par ma mère, la vie serait
maintenant plus sombre que la tombe !

J. DORTIGUES.

Il est de ces douleurs dont on ne guérit pas,
Qui flétrissent le cœur quand le cœur y succombe,
Dont le fardeau souvent fait chanceler le pas,
Et qu'on ne pose là qu'où se creuse la tombe ;
Que la noble amitié qui vous aide à souffrir,
Que cette amitié sainte aux paroles divines
Est inhabile même, impuissante à guérir,
Tant l'arbre porte au loin ses mortelles racines..

Ah ! quand cette douleur avec son mal profond
Vous est venue au cœur, a tombé tout au fond ;
Afin que son poison actif et délétère
Ne passe en chaque veine et brûle en chaque artère,
N'attache un sceau fatal à votre front pâli,
Et qu'un germe de mort ne se cache en son pli ;
Afin qu'il la bénisse et qu'il la sanctifie,
Jetez-la dans le sein du Dieu consolateur ;
Ainsi couvée au feu du rayon protecteur,
Elle peut devenir un pain qui fortifie...

Et relevant le front par un heureux effort,
Elle peut agrandir la pensée en sa sphère,
Montrer d'autres clartés à l'œil : elle peut faire
Et votre âme meilleure et votre cœur plus fort.

J. L. TREMBLAY.

Revue des Théâtres.

*Madame de Lucenne, ou une Idée de
Belle-Mère*, comédie en trois actes et
en prose, par madame Achille Comte.

Madame de Lucenne avait épousé un
homme veuf, déjà père d'une grande fille.
Lorsque madame de Lucenne devint veuve
à son tour, il lui restait un fils, auquel elle
consacra ses plus belles années. Edouard
fut élevé au collège, à Paris ; et quand il
n'eut plus besoin des soins de sa mère,

elle retourna habiter le château de ses an-
cêtres, situé près Orléans.

A vingt et un ans, Edouard s'est marié
à une jeune et riche orpheline. Madame
de Lucenne, étant malade, n'a pu assister
à ce mariage, et ne connaît Zoé, sa belle-
fille, que par son portrait ; elle est char-
mante, aussi se sent-elle portée à l'aimer
de tout son cœur ; puis, comme madame
de Lucenne est jeune (elle a trente-six
ans), elle écrit à son fils qu'elle compte
aller vivre avec ses enfants, se réjouir de
leur gaieté, partager leurs chagrins, leurs
plaisirs, se dévouer enfin à leur bon-

heur. A cette nouvelle, Zoé s'est écriée qu'elle voulait rester maîtresse dans sa maison, qu'une belle-mère ne pouvait être que contrariante, sévère et despote. A cette sortie, Edouard a répondu que sa mère était gaie, aimable et spirituelle, remplie d'ordre, de bonté, de générosité. Ces éloges, au lieu d'adoucir la jeune femme, l'irritèrent; elle en devint jalouse, reprocha à son mari la tendresse qu'il éprouvait pour sa mère; si bien, qu'afin d'avoir la paix dans son ménage, Edouard eut la douleur d'écrire à madame de Lucenne que Zoé ne voulait pas vivre avec sa belle-mère.

Une année s'est écoulée. Les lettres d'Edouard à madame de Lucenne deviennent embarrassées; il lui cache quelque chagrin qu'il ne veut pas lui faire partager... Elle s'en inquiète... Mais comment faire?... Sa belle-fille la déteste, elle ne peut aller descendre chez elle, à Paris... Edouard ne souffrirait pas que sa mère se logeât à l'hôtel... Dans l'un ou l'autre cas, elle serait une cause de mésintelligence entre ses enfants... Cependant elle voudrait bien trouver une occasion de savoir si son cher Edouard est heureux, et de se faire aimer de sa bru...

Cette occasion se présente. Le chemin de fer d'Orléans vient de s'ouvrir. Edouard écrit à sa mère que, ne pouvant rester plus longtemps sans la voir, il part avec sa femme et passera au château le reste de la saison. Une idée s'empare de l'esprit de la jeune veuve: en ce moment mademoiselle de Lucenne accompagne en Italie une vieille amie de la famille; madame de Lucenne prendra le nom de la fille de son mari (elles sont précisément du même âge), et, tandis qu'elle sera censée voyager, mademoiselle de Lucenne sera censée au château et recevra son frère et sa belle-sœur.

Madame de Lucenne fait rajeunir l'aménagement de sa chambre et de son cabinet de travail, c'est-à-dire que les meubles genre Louis XV remplacent ceux de

la Restauration; le billard, repeint, est éclairé par des lampes Carcel: les portraits de famille qu'elle avait suspendus dans sa chambre, afin de s'y trouver moins seule, vont reprendre leur place au salon; des fleurs ornent les péristyles; les longues allées du parc sont devenues irrégulières; à la place de quelques vieux et tristes ifs taillés en pyramides, on voit de gaies corbeilles de fleurs; de fringants chevaux entrent dans les écuries, la calèche est remise à neuf... Tout a repris un air de jeunesse et de fête... au grand étonnement de madame Germain, la vieille femme de charge du château, qui a vu naître madame de Lucenne, et est fort scandalisée de ce qu'elle abandonne sa dignité de mère et fait tant de frais pour être aimée de sa belle-fille, prétendant qu'avant les révolutions le devoir suffisait aux enfants pour leur apprendre à chérir leur mère. Malgré les remontrances de dame Germain, la jeune veuve, qui veut être aimée pour elle-même, continue son idée, dont elle a soin de prévenir son fils et toute sa maison, après avoir donné l'ordre de ne recevoir aucune visite.

Edouard arrive le premier au château, afin de pouvoir en toute liberté presser sa mère sur son cœur. Il a l'air fatigué, sa mère s'en inquiète, lui demande s'il est heureux, si sa femme est toujours aimable pour lui. Edouard répond qu'il est heureux, en ce moment surtout, et que sa femme est parfaite. Madame de Lucenne se rassure, et va au-devant de sa belle-fille, qui arrivait donnant le bras à Hector Constant, ami intime d'Edouard. La jeune femme est d'abord un peu piquée que sa belle-mère ne se trouve pas au château, mais la gracieuse et bonne réception de mademoiselle de Lucenne la console; elle éprouve aussitôt pour sa belle-sœur la plus tendre sympathie; puis, après avoir vu l'appartement qui lui est destiné, les chevaux, la calèche, les jardins, elle est dans le ravissement. « Ce que c'est pour-

tant, dit elle, qu'une personne de moins dans la maison ! si ma belle-mère était ici, comme cela serait différent ! » Zoé ne rêve plus que fêtes, comédie au château, bals et loteries pour les paysans. Mais pendant qu'elle s'occupe de ses projets de plaisirs, son mari est fort triste. Il doit quarante-deux mille francs, il y a prise de corps contre lui ; et son homme d'affaires vient de lui écrire qu'il ne peut ni obtenir de délai, ni trouver à emprunter cette somme... Edouard n'ose parler de son embarras à sa mère... Il craint de l'affliger...

C'est qu'Edouard et sa jeune femme ont voulu passer pour un ménage à la mode, et bien qu'ils s'aimassent tendrement, il leur a fallu vivre chacun de son côté. Edouard avait pour ami de collège Hector Constant, un de ces hommes qui n'ont ni vices ni vertus, et vivent aux dépens de ceux auxquels ils savent se rendre nécessaires. Tandis qu'Edouard passait sa matinée à la Sorbonne, Hector accompagnait Zoé au bois ; le soir, Edouard allait au club, Hector conduisait Zoé dans la loge qu'elle avait à l'Opéra, aux Italiens ; il se trouvait heureux d'être remarqué, grâce à Zoé, citée pour son élégance. C'était Hector qui réglait les concerts, les soirées et profitait de tous les plaisirs, de toutes les fêtes dans lesquelles il savait entraîner les jeunes époux... C'était lui qui avait excité dans le cœur de Zoé la haine et la jalousie contre sa belle-mère, car il craignait qu'une femme expérimentée n'eût donné des conseils contraires à ceux qu'il faisait suivre à son ami ; aussi, les revenus des jeunes époux n'y avaient pas suffi, et les dettes étaient arrivées... Edouard se trouvait en proie aux plus tristes appréhensions, il craignait pour sa liberté... Heureusement la lettre de l'homme d'affaires tombe entre les mains de madame de Lucenne. Grâce au chemin de fer, quatre heures après elle arrive à Paris, empêche qu'on ne saisisse les meubles de l'hôtel de son fils, en donnant à l'huissier un bon de quarante deux

mille francs sur son banquier, et se retire pour prendre un peu de repos. Edouard, qui a appris le départ de sa mère, dont il prévoit le généreux dévouement, et Zoé, qui l'attribue à mademoiselle de Lucenne, quittent le château et arrivent une heure après. Les jeunes époux ont fait de sages réflexions ; ils se sont vus si près de leur perte, de leur déshonneur aux yeux du monde ! Tous deux s'accusent réciproquement de leurs torts. « Je te le disais bien, reprenait Edouard, que dans les premiers temps de notre mariage nous devions appeler ma mère près de nous ; elle nous eût donné de bons conseils, elle eût dirigé notre jeunesse... Une mère est si prudente... — Oui ; mais une belle-mère est si sévère pour sa belle-fille, si exigeante... Ne parlons que de ta sœur, de cet ange qui vient de nous sauver. Ah ! qu'il me tarde de la presser dans mes bras ! »

Madame de Lucenne fait demander Edouard, puis elle vient rejoindre Zoé, dont elle reçoit les preuves de la plus vive tendresse. « Votre belle-mère sera jalouse de moi, lui dit elle. — Elle en a le droit, répond Zoé ; je vous aime tant ! — Mais, pour ne pas l'aimer, vous avez donc à vous plaindre d'elle ? — Pas du tout. — Comment ! vous, Zoé, si douce et si gentille, vous nourrissez, sans motif, un sentiment de haine contre une femme qui vous aime comme sa fille... Ah ! vous êtes injuste, Zoé ! — C'est vrai, j'ai tort sans doute... car enfin, il est possible que madame de Lucenne soit bonne, aimable, puisque tout le monde le dit... Par exemple, si elle vous ressemblait... — Si elle me ressemblait ? demande avec émotion la belle-mère. — Je l'aimerais comme je vous aime. — Eh bien... » Madame de Lucenne allait se découvrir... Son fils, Hector et dame Germain entrent. Edouard vient de mettre tout luxe de côté, de payer bijoutier, tailleur, modiste ; Hector vient de rendre la loge à l'Opéra, aux Italiens, de cesser l'abonnement au *Cercle*, au *Jour-*

nal des Modes, le Petit Courier des Dames; plus de voitures à l'année, plus de bals, de fêtes... Il pleure la perte des plaisirs de ses amis, qui sont aussi ses plaisirs. « Puissé-je recouvrer ton estime ! dit tendrement Edouard à sa mère. — Si vous nous aimez, ajoute Zoé, ne nous quittez pas ! dirigez nos actions. — Ah ! si j'étais sûre que ce désir fût sincère... dit avec joie madame de Lucenne. — Allons, madame, s'écrie la vieille femme de charge, cédez à vos enfants ! — Sa mère ! s'écrie Zoé étonnée. — Oui, répond Edouard, ma bonne mère ! » Zoé la regarde avec ivresse et tombe dans ses bras ; puis, la regardant encore : « Si jeune, si jolie, si bonne et si dévouée... c'est là ma belle-mère ! — Dites votre amie, reprend madame de Lucenne. — Au revoir ! dit Hector s'éloignant avec tristesse. — Restez, monsieur, lui crie la belle-mère ; oh ! vous ne me gênez pas ! » Et toute la famille retourne au château pour revenir ensuite à Paris et ne se plus quitter jamais.

Les caractères sont bien tracés : celui de la femme de charge est le type de ces serviteurs dévoués qui disparaissent tous les jours ; celui de cet ami, parasite dangereux, sera, par malheur, de tous les temps. Quant à la belle-mère, son esprit est si jeune, elle est si aimable, si gracieuse, qu'elle fait penser tout naturellement à l'auteur.

Le succès que cette petite comédie a obtenu fait grand honneur à M^{me} Achille Comte. J.-J. FOUQUEAU DE PUSSY.

Beaux-Arts.

SALON DE 1845.

Troisième et dernier article.

M. DAUZATS. — *Le Couvent de Sainte-Catherine au mont Sinaï*.

Pour leur sûreté personnelle les moines

du Sinaï ont fermé toutes les issues extérieures de leur couvent. Ils communiquent avec le dehors par une seule fenêtre ouverte à une distance considérable du sol, et par laquelle ils sortent et rentrent au moyen d'un panier attaché à une corde, comme les mineurs dans une mine.

Au moment choisi par M. Dauzats, un de ces dignes religieux suspendu entre ciel et terre, parle avec le chef d'une caravane arrêtée au pied des rochers à pic dont le couvent de Sainte-Catherine couronne le sommet. Cette nature sévère et primitive a été parfaitement rendue par M. Dauzats ; une émotion religieuse vous saisit en présence de ce mont Sinaï, du haut duquel la voix de Dieu se fit entendre. Mais, je ne puis m'empêcher de demander à l'artiste s'il oserait affirmer sur l'honneur la réalité des figures qui s'agitent au bas de la montagne. Hardi voyageur, ne s'est-il pas fait un jeu de montrer aux bons Parisiens des natures étranges et de les surprendre par les variétés de la création dans les pays lointains ? Si Dieu a ordonné qu'hommes et chameaux soient ainsi en Orient, que sa volonté soit faite ! Mais si c'est de par M. Dauzats qu'ils sont formés de traits noirs, grêles, difformes, il en doit un compte sévère aux arts et au bon goût.

M. KUWASSEG. — *Vue prise d'Ermenonville*.

Nous rentrons en pleine civilisation ; M. Kuwasseg nous représente le parc d'Ermenonville sous quatre aspects différents. Tout le monde connaît, de réputation au moins, cette magnifique propriété où Jean-Jacques Rousseau a fini ses jours. Aujourd'hui, le confort moderne s'y joint à la grandeur des habitations d'autrefois. Ce sont des arbres centenaires et des fleurs écloses du matin. C'est on ne peut plus séduisant ; cependant il faut convenir que les belles pelouses, d'un vert si tendre, les corbeilles émail-

lées de tant de fleurs, les allées couvertes d'un sable jaune où pas un caillou ne s'égare, ne conviennent pas merveilleusement à la peinture. Les beautés que prête la parure sont des beautés de convention, et le malheur des peuples civilisés est de trop les prodigier.

M. CHARLES LECOINTE. — *Le bon Samaritain.*

Ce paysage annonce chez l'artiste de bonnes études unies à ce sentiment de la nature, à ce respect de la vérité, sans lesquels on ne saurait peindre le paysage. Le tableau de M. Lecoite offre un effet de soir. Le soleil disparaît dans un horizon en flammes; des arbres fièrement massés ont prêté leur ombre au crime commis sur cette route solitaire; on voit dans le lointain, au détour des chemins, l'égoïste pharisien qui s'éloigne, et sur le premier plan le samaritain accomplissant l'œuvre du salut. Le caractère de cette composition est religieux comme le sujet. Les lignes sont savantes; sans cependant trahir le génie de l'homme dans une œuvre où la nature doit paraître avoir tout fait. Pour blâmer un peu où il y a tout à louer, je dirai, à M. Lecoite, que je n'aime pas la fontaine qu'il a placée sur le bord du chemin. Cet ouvrage, de la main de l'homme, annonce trop le voisinage de la civilisation et ôte de la sauvagerie si convenable au sujet de son paysage.

M. DIDAY. — *La suite d'un orage dans les Alpes.*

Ce tableau est une page immense couverte de hautes montagnes contre lesquelles les vents se sont déchaînés en vain; mais s'ils n'ont pu ébranler les masses de granit, ils ont précipité les torrents vers l'abîme, et renversé les sapins dont on voit les têtes dispersées sur les flancs des montagnes. Je conçois que cette scène, d'une grandeur sauvage, ait séduit M. Diday; mais combien la peinture est impuissante

à rendre ce désordre! La chose importante c'est le mouvement, et devant le tableau de M. Diday on n'a pas un instant d'illusion à cet égard. Les cascades, les arbres croulants sont aussi immobiles que les rochers. Cet échec est un malheur pour un homme de talent qui a tenté plus que son art ne pouvait réaliser.

M. BRASCASSAT. — *Paysages et animaux.*

Le principal des tableaux de M. Brascassat, *la vache attaquée par des loups*, est une véritable bataille. J'aurais dû vous en parler en même temps que de la *Smahla*, dont il partage le succès populaire. La foule est charmée de la vaillance de ces braves taureaux qui perforent et mettent en fuite une troupe de loups. Il est des esprits chagrins qui prétendent que de tels dévouements ne sont guère dans la nature des animaux ruminants. Ce sont là des critiques de citadins; elles tombent devant la vérité. En Afrique, les troupeaux conduits dans ces pâturages, où l'homme n'apparaît qu'à leur suite, sont souvent attaqués, non pas par des loups, mais par des lions ou des tigres. Dès qu'ils pressentent l'approche de la bête féroce, leur instinct est merveilleux à cet égard. Les taureaux et les vaches les plus vigoureuses se forment en cercle, placent au centre les veaux et les génisses; il n'est pas rare que le roi des forêts périsse dans l'attaque de ce formidable retranchement, et toujours la résistance se prolonge assez pour donner aux bergers le temps d'accourir et de dénouer ce drame à coups de fusil. Donc les taureaux retrouvent l'instinct de leur force dans un cas de légitime défense, et ceux de M. Brascassat combattent bien, voilà l'essentiel. Si, de ces héros à cornes, nous passons à ceux plus paisibles, que la gloire des élèves de M. Cornet (1) empêche seule de dormir,

(1) Célèbre nourrisseur qui presque tous les ans fournit le bœuf gras à Paris.

nous aurons encore plus d'éloges à faire ; quiconque a vécu à la campagne ne peut s'empêcher d'admirer la vérité de ces animaux ; leur figure, leurs mœurs, leurs habitudes sont rendues avec autant de fidélité que de talent, et il ne faut pas se figurer que de tels modèles soient faciles à faire poser !

M. JUSTIN OUVRIÉ. — *Vue des Eaux Bonnes.*

De charmantes maisons inondées des rayons d'un beau soleil quasi espagnol, s'allongent et disparaissent entre deux monticules couverts d'arbres ébranlés par l'orage, de mousse bronzée et de toute une végétation robuste, chaude comme le sable où plongent ses racines. On comprend comment les tempéraments étiolés et amollis par les brouillards du nord retrouvent là vigueur et santé. Devant ce tableau, de M. Justin Ouvrié, on dirait volontiers avec le poète :

Ah ! qu'un seul jour éblouissant ma vue
Ce beau soleil me réchauffe le cœur.

Partons, partons.....

Si l'établissement des *Eaux-Bonnes* a envoyé au Louvre son enseigne comme le magasin de nouveautés de *Saint-Joseph*, il ne pouvait trouver une plus séduisante réclame que le beau tableau de M. Justin Ouvrié.

M. GROLIG. — *Naufrage de la corvette la Marne.*

Par une mer affreuse, la corvette *la Marne* se brise sur un banc de sable dans le golfe de Stora, sur la côte d'Afrique. C'est là un des mille incidents de la vie des marins. Le bâtiment périt corps et biens ; tout est dit, il faut songer à sauver l'équipage. Le commandant de la marine, à Stora, et la garnison de Philippeville sont accourus au secours de ces infortunés ; à l'aide de tous ces dévouements on lutte contre le ciel qui déchaîne ses vents les plus terribles ; on lutte contre la mer qui bondit en vagues furieuses. Les braves matelots se servent d'un mât abattu, se con-

fient à des planches, glissent le long des cordes pour atteindre le rivage. C'est un spectacle rempli d'angoisses que celui d'hommes en guerre avec de si terribles éléments. M. Grolig s'est bien acquitté de la tâche si difficile d'un peintre de marine, qui ne doit rien moins que représenter l'immensité des flots sur une toile de quelques pieds.

Fleurs et Fruits.

M. Saint-Jean est toujours le prince des peintres de fleurs. Il est impossible de pousser plus loin qu'il ne le fait l'imitation de la nature en approchant davantage de l'idéal. Ce sont les fruits de la terre promise qu'il peint : jamais verts, jamais trop mûrs. Le plus savant jardinier ne saurait atteindre à cette perfection. Ses raisins seront moins gros, ses pêches moins colorées, ses fraises et ses framboises moins appétissantes que celles de M. Saint-Jean. Il n'y a pas de millions qui puissent obtenir à l'amateur de jardins une réunion aussi complète des fleurs et des fruits de tous les climats que celle apparue par le pinceau magique de l'artiste. Les fleurs ne jouent qu'un rôle secondaire dans le seul tableau qu'il a envoyé cette année ; j'ai vivement regretté de ne trouver qu'une toile de ce maître, et les imitations nombreuses, et souvent très-belles, de ses compositions que l'on trouve au salon, ne m'ont pas consolée. Etudier les œuvres d'un talent supérieur, ce n'est pas les suivre servilement. On ne gagnera jamais le prix de la course en mettant son pied sur la trace toute fraîche du meilleur coureur : il faut suivre chacun sa route, et librement.

M. HILLEMACHER. — *La Fortune et le Jeune Enfant.*

Vous connaissez toutes, mesdemoiselles, cette fable de la Fontaine : un enfant, avec l'insouciance de son âge, s'est endormi sur la margelle d'un puits. La Fortune le réveille en lui disant :

Soyez une autre fois plus sage, je vous prie ; Si vous fussiez tombé, l'on s'en fût pris à moi.

Ce qui veut dire que, si nous nous examinions avec moins de complaisance, nous verrions que nos malheurs viennent plus souvent de nos fautes que de la malice du sort.

La gravure de votre journal vous donne une idée de la composition du joli tableau de M. Hillemacher. Parez-la d'un dessin correct, que la réduction ne saurait rendre d'un coloris brillant, d'expressions vraies, et vous aurez une idée de l'un des bons tableaux de l'exposition.

MADemoiselle SERRET ERNESTINE. — *Portraits à l'huile et au pastel.*

D'aussi nombreux travaux prouvent assez combien son talent est recherché et digne de l'être. Mademoiselle Ernestine Serret est une des meilleures élèves de madame Hautbourg-Lescot, qui, hélas ! ne guidera plus nos jeunes artistes dans leur carrière difficile. La mort a fauché impitoyablement cette femme d'un talent supérieur et d'un esprit aimable. Elle laisse un grand vide parmi ses amis, et, pour consoler les arts et le public, beaucoup de tableaux remarquables et de bonnes élèves.

MADAME DE MIRBEL.

Les miniatures de cette dame sont toujours les plus recherchés au Salon. Ce genre n'est pas en progrès. Les beaux jours d'Isabey, d'Augustin, de Saingry, de Saint, sont passés, et avec eux la vogue des miniatures.

MADemoiselle PIAT. — *Groupe de fleurs, aquarelle.*

Cette composition fort considérable est d'un bel effet. Si de l'ensemble on passe aux détails, on ne peut se lasser d'admirer chaque fleur en particulier. C'est un heureux mélange de formes et de couleurs, une variété charmante et cependant un ordre charmant. Ce groupe serait un superbe carton à exécuter à la manufacture des Gobelins ou à celle de Beauvais, car,

hélas ! nos timides aiguilles n'oseraient en tenter la reproduction.

MADemoiselle BRICOGNE. — *Fleurs aquarelles.*

Ici nous retrouvons le genre dans sa simplicité gracieuse. Un Bouquet de fleurs modestes, une étude de belles Roses cent feuilles, bien étudiées, l'un et l'autre sans prétention à l'effet, et plaisant comme plaisent les originaux : parce qu'ils leur ressemblent parfaitement.

Sculptures.

Nous descendons rarement, mesdemoiselles, dans les salles froides et tristes où se dressent, les uns à côté des autres, des nymphes nullement vêtues, des saintes surchargées de draperies, des héros, des demi-dieux et des anges dans le costume d'Adam avant le péché ; des princes, des magistrats, des artistes, des savants en uniforme, en simarre, en frac, selon les modes de tous les temps, œuvres sérieuses de nos Phidias modernes, travaux consciencieux, mais que l'on ne peut apprécier qu'à l'aide d'études fortes ou d'un sentiment exquis des arts. Ce qui nous conduit aux sculptures aujourd'hui, c'est le désir de vous parler des ouvrages de M. Aubry. Déjà votre correspondante, que vous aimez tant et qui vous est si loyalement dévouée, vous a dit qu'au centre de Paris était un sculpteur qui, faisant fléchir la morgue de son art, ne dédaignait pas d'en enseigner les éléments aux femmes et aux jeunes filles. Je viens vous dire, à mon tour, que non-seulement M. Aubry est un artiste bienveillant, mais encore un homme de talent. Une statue : *le dernier Espoir*, le buste de M^{me} C..., exposé au Louvre, le prouve. M. Aubry, fidèle à son système, a cherché dans cet ouvrage à humaniser la sculpture : cheveux en tire-bouchons, dentelles, fleurs ; il n'a reculé devant aucune des fantaisies de la mode. C'est aux femmes à l'en récompenser.

M^{me} ALIDA DE SAVIGNAC.

Correspondance.

Paris, décidément, est un abrégé de l'univers, grâce aux différents peuples qui viennent le visiter : Grecs, Turcs, Arabes, Égyptiens, Indiens... Aujourd'hui, ce sont des Iowais, tribu qui habite les plaines du haut Missouri, près des montagnes rocheuses. Hélas ! ces premiers habitants des États-Unis vont bientôt disparaître, décimés par la petite-vérole et par l'eau-de-vie, fléaux qu'ils doivent aux peuples civilisés. Encore si ces sauvages voulaient recevoir en même temps la vaccine, la sobriété, cela ferait compensation ! Il paraît que le nouveau gouvernement américain, qui n'a jusqu'à présent montré que peu d'intérêt pour la conservation des indigènes, commence enfin à s'en occuper. Ainsi, il veut les réunir en une seule nation sous le nom de Peaux-Rouges, et leur faire bâtir des villages le long des grands fleuves ; mais pour cela, il ne faut pas que *Saukies*, *Konzas*, *Osages*, *Kiooua*, *Sioux*, *Paw-nies*, *Mandans*, *Iroquois*, *Tuskaroras*, *Delawares*, toutes ces différentes tribus que nous avons connues dans les admirables romans de Cooper, soient continuellement en guerre les unes contre les autres. Dans le but de leur apprendre à aimer la paix, M. Melody, avec l'approbation du ministre de la guerre des États-Unis, a décidé trois chefs iowais, cinq guerriers, quatre femmes et deux enfants, accompagnés de Jeffrey-Doraway, leur interprète, à venir en Europe. Pendant leur absence, le gouvernement leur fait bâtir des maisons en briques pour former un village, et l'on espère qu'ils commenceront cette civilisation que l'on veut introduire parmi eux.

A leur arrivée à Paris, ils ont été reçus par le roi et sa famille. Sa Majesté, qui, dans sa jeunesse, a visité un grand nombre

d'Indiens dans leurs wigwams (1) sur les bords de l'Ohio et du Mississipi, leur donna des médailles d'or et d'argent, sur le revers desquelles il avait fait graver une inscription commémorative de son amitié pour les sauvages indiens. Alors un des chefs, s'adressant au roi et à la reine, a répondu : « Mon grand-père et ma grand-mère (il paraît que c'est chez eux un titre de respect), nous remercions le Grand-Esprit de vous avoir inspiré la pensée de nous honorer ainsi, et de nous avoir permis de serrer la main d'un aussi grand chef, dans son propre wigwam ; nous prions aussi chaque jour notre Manitou de nous ramener sains et saufs dans notre village, afin que nous puissions apprendre votre nom à nos enfants et parler à nos jeunes hommes de ce que nous avons vu en ce jour... J'ai dit. » Puis il tira de dessous son manteau un calumet, ou pipe de paix, et l'offrit au roi, en ajoutant : « Depuis que je suis dans ce pays, j'ai la conviction que la paix vaut mieux pour nous que la guerre : j'enterre le tomahawk (2) entre vos mains... je ne combattrai plus. »

On les a conduits dans la salle de bal du palais, où ils ont exécuté la danse de guerre, la danse de l'aigle, au son de leur grossier tambour ; puis on leur a servi une collation qu'ils ont mangée avec convenance, et surtout avec grand plaisir.

Moyennant une rétribution, le public est admis à voir les Iowais. J'y suis allée ; cependant, ma chère, il me sera difficile de te donner une idée de leur costume, car chacun de ces sauvages s'habille selon son rang, son caractère, ses exploits à la guerre. Ainsi, ils ne se tatouent pas, mais ils se peignent le matin la figure, le corps, les bras de telle ou telle couleur, de telle ou telle manière, selon leur occupation du jour ou les personnes qu'ils vont voir. Le soir, ils

(1) Tentes faites de peaux de buffle cousues ensemble.

(2) Petite hache de guerre.

se lavent pour recommencer le lendemain. Un des chefs portait sur son dos une peau de loup blanc ; une ouverture faite entre les épaules de l'animal permettait d'y passer la tête ; de cette façon, celle du loup pendait appuyée sur la poitrine du sauvage. Il portait une espèce de jupe, des espèces de guêtres et des mocassins (1), le tout en peaux de bêtes ; le corps était nu jusqu'à la ceinture, mais on ne s'en doutait pas. D'abord, car ces Peaux-Rouges, comme ils s'appellent (et ils se flattent), sont couleur d'une batterie de cuisine non récurée depuis longtemps ; ensuite ce sont, sur la poitrine et les bras, des raies vertes, des dessins bizarres, noirs, rouges ou blancs, des bracelets en cuivre, des colliers de griffes d'ours, des médailles, des wampums (2). La tête de ces sauvages est rasée, à l'exception du sommet, où il reste une touffe de cheveux, et le chef dont je te parle y avait attaché une crête formée de crins de la queue d'un cheval, et teinte en rouge. Du milieu de cette crête s'élevait une plume d'aigle, ce qui faisait une coiffure assez semblable au casque de nos guerriers. La partie rasée de la tête était peinte en rouge, ainsi que les lèvres. Cette touffe de cheveux est appelée touffe du scalp. Le sauvage indique ainsi à son ennemi, afin que cela lui soit plus commode, la place où il doit passer le couteau pour le scalper. Cela ne te paraît-il pas bien fanfaron ? On ne scalpe que les ennemis morts ou mourants ; ceux qui en reviennent restent tonsurés. A la ceinture de ce chef était attachée, derrière, une queue semblable à celle d'un cheval ; le droit de porter cet ornement, il l'avait obtenu à la guerre, de même que le droit de se peindre des mains en couleur verte sur la joue, sur la poitrine... Pour arme offensive, il portait la lance, la javeline, le cou-

teau, le tomahawk ; pour arme défensive, le bouclier fait d'une peau de buffle assez épaisse pour résister aux flèches et aux lances. Un autre chef avait la figure encadrée de cercles blancs, une coiffure indescriptible : un manteau de peau assez bien brodé en perles et en pailles de couleur, par le moyen de piquants de porc-épic, et garni de longues franges de peaux découpées ; des chevelures humaines étaient attachées sur ses vêtements. Parmi ces Iowais est un médecin-jongleur ; sa figure m'a paru être la moins intelligente.

Les squaws (1) ont les cheveux noirs, longs, droits ; et la raie du milieu est couverte d'une large raie rouge ; elles portent une espèce de chemise brune et se drapent d'une espèce d'étoffe éclatante. Des ornements d'argent ou de clinquant, des broches, des bracelets, des colliers de wampums ou de dents d'élan, forment leur parure. Ces femmes ont l'air fort triste. Leurs petits enfants (les mères les portent sur le dos) sont vêtus comme elles, sauf les ornements et la peinture.

Ce sont les femmes qui dressent et plient les tentes, s'occupent des enfants, des travaux d'intérieur, et de la récolte du maïs et des pommes de terre, qui viennent sans culture. Pendant ce temps, les hommes fument tranquillement leur pipe bourrée de feuilles de sumac.

Les Iowais sont chasseurs. Sur leurs vigoureux coursiers ils poursuivent les buffles, les bisons, qu'ils tuent à coups de flèches. Ces chasses les conduisent sur les terres de leurs voisins, ce qui occasionne des guerres fréquentes.

Pour plaisirs ils ont des jeux, des danses mêlées de chants : la danse de la *bienvenue*, dans laquelle ils disent que les amis qu'ils reçoivent prennent la place des amis qui ne sont plus ; les danses qui représentent leurs différentes chasses. Dans celles-ci, ils imitent l'animal qu'ils vont pour-

(2) Des souliers.

(1) Sorte de coquillages enfilés en forme de chapelet. Ils servent aussi de monnaie aux Indiens.

(1) Les femmes.

suivre. La danse de *guerre*, dans laquelle ils chantent à l'ennemi :

Je rampe sur ta trace,
Prends garde à toi, O-ta-pa !
Ou je sauterai sur ton dos.

Je sauterai sur toi, je sauterai sur toi.

La danse de l'*aigle*, qui fait partie de la précédente, et dans laquelle ils imitent avec des sifflets les cris de cet oiseau, et chantent :

C'est moi — je suis un aigle de guerre !
Le vent est violent, mais je suis un aigle !
Je ne suis pas honteux — non, je ne le suis pas.
Je vois mon ennemi au-dessous de moi !
Je suis un aigle, un aigle de guerre !

Les Iowais croient au Grand - Esprit (l'esprit de vie) et à une autre existence après leur mort. Le chef de cette nation Mew-hu-she-Kaw (1) a une femme Raton-je-we-Ma (2) (ces noms se prononcent en anglais); elle était malade ces jours derniers. Il invoqua le Grand-Esprit de rendre la santé à sa femme; le lendemain, elle se portait mieux; comme il ne peut sortir (tu conçois quelle suite il se formerait derrière lui sur son passage), il pria l'interprète d'aller jeter au milieu du fleuve l'offrande que, dans sa reconnaissance, il avait promise au Grand-Esprit; ce que l'interprète exécuta fidèlement du milieu du pont Royal dans la Seine: c'était la moitié d'une chevelure humaine enlevée à son ennemi, et un peu de tabac. Ta-pa-Me (3), sa fille, âgée de deux ans, est baptisée; on lui a donné le nom de Sophie, nom qui en grec signifie aussi *la Sagesse*.

Au son d'un sourd tambour, ces Indiens exécutèrent devant nous leurs danses, en proférant des cris inouïs qui venaient me glacer jusque dans la moelle des os; cela n'avait rien d'humain; je ne peux t'en donner idée par aucune comparaison. Hommes, femmes, enfants, por-

taient aux talons des grelots, ce qui ajoutait à ce charivari. Les enfants se mêlent aux danses des hommes, et les femmes suivent derrière en sautant, presque sur place, à pieds joints, et sans s'élever de terre.

Les hommes étaient flattés de nos applaudissements et très-heureux de nous serrer la main; ils marchaient au milieu de nous avec dignité, avec calme; les pauvres femmes, au contraire, passaient sans vouloir être vues, honteuses et tête baissée.

Ainsi, juge des progrès de la civilisation: le père de Mew-hu-she-Kaw n'a jamais voulu mettre les pieds dans une habitation; il disait que le Grand-Esprit avait créé les forêts afin quelles restassent debout, que l'on ne pouvait se permettre de couper du bois que pour faire du feu... et son fils vient visiter l'Europe, et son petit-fils est au collège à New-York, et sa petite-fille est baptisée!... bientôt il ne restera donc plus de ces peuples que les romans de Cooper, la collection de portraits des hommes et des femmes de ces différentes tribus, ainsi que les paysages, les tableaux de mœurs que M. Catlin a faits de ce curieux et intéressant pays.

Une autre *exhibition*, comme disent les Anglais, a lieu en même temps: c'est celle de Charles Stratton, surnommé Tom Pouce, qui n'a pas grandi depuis l'âge de sept mois, ce qui fait qu'à quatorze ans il n'a que 67 centimètres de haut et ne pèse que 6 kilogrammes 670 grammes. Ce nain nous vient d'Amérique. Sa tête est grosse, comparativement au reste de son corps; ses cheveux sont blonds et rares; il a les yeux gais, la bouche petite, le nez comme inachevé, de jolis pieds, de jolies mains, et sa voix est grêle et criarde; c'est avec intelligence qu'il répond aux questions qui lui sont adressées par les curieux qui vont le voir. Il imite alors le combat de David avec Goliath, Samson ébranlant les colonnes du temple, Hercule terrassant le lion de Némée, le gladiateur mourant; puis il danse, il chante, il se revêt de différents costumes; mais ce nui-

(1) Le nuage blanc.

(2) Le pigeon qui se rengorge.

(3) La sagesse.

qui lui s'ed le mieux, c'est celui d'un élégant, d'un *lion* de nos jours, se promenant la canne à la main, fumant son cigare, regardant avec son lorgnon, remettant sa carte... Le cigare, le lorgnon, la carte de Tom Pouce! et sa canne, qui n'est pas plus haute qu'un porte-plume! Lorsque Tom Pouce s'est montré le matin, le soir il joue au théâtre le rôle du Petit Pouce dans une pièce faite exprès pour lui, sur ce conte que tu sais si bien. Pauvre petit être! lorsqu'il aura fait la fortune de ses parents et de son *exhibiteur*, quel sera son sort en ce monde?... Lorsque je vois de ces choses qui sortent des lois ordinaires de la nature, cela me fait pitié et peur, à la fois.

D'autres événements viennent de se passer depuis un mois. Des nuées de sauterelles se sont abattues sur l'Afrique française; elles couvraient une immense étendue et menaçaient de détruire les récoltes, car le passage de ces insectes est pire qu'un incendie; au moins, après un incendie il reste des cendres; après le passage des sauterelles, il ne reste rien. Leur nom en hébreu signifie *dévorer, consumer*. Il y a plus de vingt espèces de cet insecte, que Linné a placé dans la classe des coléoptères.

La sauterelle de l'Afrique est de la grosseur d'un petit doigt; elle a quatre ailes, presque transparentes, et quatre jambes; sa tête ressemble à celle d'un cheval: ces sauterelles traversent les mers, et leur nombre obscurcit la clarté du soleil. Les Arabes les font cuire avec du sel dans une terrine; alors les ailes et les jambes se détachent, la tête et le corps deviennent rouges, et ils les mangent comme on mange des crevettes. Le gouvernement d'Alger a offert une prime pour la destruction de ces terribles animaux: des hommes, des femmes, des enfants, se sont mis à les chasser, à les tuer à l'aide de longues perches. On en fait en ce moment un horrible carnage, et l'on s'empresse d'ensouir les morts dans des trous que l'on recouvre de terre. Puisse notre colonie être délivrée de cette *plague*!

Mais notre planche nous attend, et je cesse de causer pour travailler.

Le n° 1 est un col qui se brode au plumetis, se festonne tout autour et se garnit d'un picot. Il se trouve tout dessiné, sur belle mousseline, à l'*Industrie parisienne*.

Ce dessin peut aussi convenir pour manteau de baptême, dont le patron fait partie des vingt-six pièces de la layette, qui se vend 12 fr. rue *Louis-le-Grand*.

Le n° 2 est un encadrement de mouchoir. Il se brode au métier et au point d'armes. Ces petits points noirs se couvrent de *nœuds*. Le reste se brode au passé. Cette broderie revient à la mode, car par son moyen on obtient des dessins mats, sans beaucoup employer de temps, et, quand il s'agit de travaux de femmes, je ne dirai pas comme le Misanthrope: *Le temps ne fait rien à l'affaire*. Pour ce mouchoir, il te faut un carré de batiste de 52 centimètres si tu le garnis d'une dentelle, ou de 54 centimètres si tu le garnis d'un ourlet.

Le n° 3 est un nœud pour les coins d'un mouchoir. Il peut se broder au plumetis, en points de cordonnet et en points de *sablé* sur chaque point noir. On met dans le milieu de ces nœuds deux initiales que tu trouveras planche III. Ce mouchoir se garnit d'un ourlet haut de 2 centimètres.

Pour ces points d'armes, *les nœuds* et *le sablé*, je te renvoie à ma lettre du mois de mars. Ces deux mouchoirs se vendent tout dessinés, au coin du boulevard, rue *Louis-le-Grand*.

Le n° 4 est une espèce d'étoile qui peut servir pour un pouff, pour un coussin, pour un tabouret.

On emploie de la laine de Hambourg en 2 fils.

Pour le pouff, le canevas de la planche VI est trop petit, il doit être choisi de manière à ce que les 80 fils employés dans cette étoile fassent une largeur de 35 centimètres. Tu achèteras 50 centimètres carrés de ce canevas, qui seront employés ainsi: 35 centimètres pour l'étoile; 5 tout

autour pour le fond, ce qui fera 10; plus, 2 centimètres et demi tout autour, qui serviront à monter le canevas sur le métier, ce qui fera 5; total : 45 centimètres; pour la tapisserie, 5 centimètres de plus : 50 centimètres en tout.

Ce pouff aura 1 mètre 35 de circonférence.

Pour le coussin : il te faut 55 centimètres carrés de canevas, 50 centimètres pour l'étoile et le fond, plus 2 centimètres et demi tout autour pour monter le canevas sur le métier, ce qui fera 5; total : 55 centimètres.

Pour le tabouret, tu peux ne le faire que de 45 centimètres : 35 pour l'étoile et 2 centimètres et demi de chaque côté pour le fond, ce qui fera 5, plus les 2 centimètres et demi tout autour pour monter le canevas sur le métier, ce qui fera encore 5; total 45 centimètres.

Le n° 5, ce sont les couleurs employées dans ce dessin.

Le fond de chaque rayon est indiqué par deux chiffres qui reportent aux couleurs que l'on doit employer. Ainsi, tous les points blancs du côté du rayon où se trouve le chiffre 1 se couvrent en rouge; tous ceux où se trouve le chiffre 2 se couvrent en rouge très-clair. Et de même pour chaque rayon.

Le fond qui entoure et dépasse l'étoile se fait en noir.

Ce dessin m'a été donné *A l'Industrie Parisienne*, où tu peux aller le voir.

Le n° 6 est ce meuble tout monté. Le pouff remplace l'X de l'Empire, le pliant de la Restauration. Il est riche à cause de sa longue frange, il est solide, élégant, et ne dissimule rien de la toilette d'une jeune femme. Quand on a plusieurs pouffs, on en forme un rond ou un demi-cercle au milieu du salon.

Le n° 7 est la moitié du dos (qui se taille simple) d'une veste à l'anglaise, pour un petit garçon de neuf à dix ans.

Le n° 8 est la moitié d'un des devants.

Tu auras soin de tendre le bas, de manière à le rélargir de 3 centimètres, à partir du nombre 24 au nombre 38.

Le n° 9 est la moitié du col (qui se taille simple).

Le n° 10 est la manche.

Cette veste se taille en mérinos bleu de roi ou gros vert, selon que ton frère est brun ou blond.

Ces patrons me viennent des magasins de la rue *Louis-le-Grand*.

Le n° 11 est la moitié du devant (qui se taille simple) d'une robe de petite fille de quatre à cinq ans. Ce modèle se taille en biais. A la place des trois lignes pointées, tu formes 3 plis, en y introduisant 3 ganses; au milieu, tu fais de même : le pli du milieu cachera la couture qui réunit les deux côtés du devant. Ces 9 ganses dans ces 9 plis font tenir le corsage droit.

Le n° 12 est une des pièces de côté qui se réunit au devant.

Le n° 13 est la moitié du dos (qui se taille simple).

Le n° 14 est la ceinture sur laquelle on fronce ce corsage.

Le n° 15 est la moitié du revers de cette robe (il se taille double).

Le n° 16 est une bande d'étoffe pareille à celle de la robe. A cette bande on coud, froncé, le devant et le dos du corsage, en laissant, pour former l'épaulière, l'espace qui se trouve entre les deux hoches.

Le n° 17 est la manche qui se taille en biais.

Lorsque la manche est cousue au dos, au devant et à la bande n° 16, on coud le revers à cette bande.

La jupe doit être taillée haute de 49 centimètres; pourlet haut de 8; elle reste haute de 40, le rempli compris. Il faut trois plis en cinq quarts de large.

Le n° 18 est cette robe faite et garnie d'étoffe pareille. Je te préviens que le devant n'est pas exact, il devrait représenter 9 plis droits et non 6 arqués. Le dessinateur s'est trompé.

Ce patron de robe vient aussi de l'*Industrie Parisienne*, où il y en a pour tous les âges de petites filles.

Le n° 19 est un chapeau de Nice, bordé d'un velours noir, et orné de 6 petites croix de velours pareil; sous le fond est un rond de taffetas noir.

Le n° 20 est un rébus.

Maintenant, j'ai à m'excuser de t'en avoir donné un si facile, mais c'était afin de te reposer l'esprit du précédent, et de te donner des forces pour celui qui devait suivre... Voici cependant son explication :

Une bonne d'enfant — la renommée — le canton de Vaud — un mi — des œufs — la queue d'un cheval — une sainte dans sa niche — une hure — et les notes do, ré, ce qui fait ce proverbe si connu :

Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée.

Bien que ma lettre soit déjà trop longue, je ne peux pourtant la fermer sans te parler toilette.

J'ai reçu la visite de deux de mes amies, elles étaient bien simplement mises : l'une portait une robe, au corsage guimpe, en mousseline de laine à petits carreaux roses et blancs — manches en biais — manchettes et col sur le dessin n° 1, planche VI — écharpe de mousseline, trois quarts de large, terminée tout autour par un large feston mat. Du devant, cette écharpe était repliée en dessus de 20 centimètres sur les épaules; — un chapeau de paille d'Italie, le bavolet garni d'un petit velours noir en guise de paille, des deux côtés deux rosettes en petit velours noir; un tour de tête, en biais, de tulle de soie, noué avec 1 mètre 20 centimètres de ruban de gros-de-Naples blanc, large de 6 centimètres et demi.

Sa sœur, une jeune femme, avait une redingote de taffetas à petites raies bleues et blanches — un châle carré en crêpe de Chine, blanc, brodé en blanc, sans envers — un chapeau de crêpe rose, orné de deux rosettes de tulle rose — bottines de soie noire — ombrelle blanche.

Sa petite fille était bien ce qu'il y a de plus gentil au monde. Robe de jaconas sur le modèle n° 18, planche VI. — En dessous, pantalon descendant au-dessus des genoux. — Jambes nues — chaussettes blanches — bottines grises, en toile — mantelet de soie noire, noué derrière — bras nus — mitaines de soie noire — cheveux frisés à la Ninon — chapeau de Nice.

Son petit garçon avait un pantalon de coutil blanc, à plis — une veste à l'anglaise, sur le modèle de la planche VI — un gilet blanc à revers — une cravate noire, formant un nœud — le col de la chemise rabattu sur la cravate — une casquette noire à visière et un long gland, large et plat, en soie torse, retombant très-bas — des gants — une canne — des bottines noires à hauts talons.

Ces dames avaient été à un bal de noce. La jeune femme portait une robe de mousseline, la jupe ornée de trois hauts plis, garnis, au bas, chacun d'une dentelle cousue à plat — corsage à la grecque, — manches courtes — écharpe de dentelle — bandeaux à la grecque, de chaque côté deux touffes de violettes de Parmes — gants blancs courts — souliers de satin noir.

La demoiselle avait aussi une robe de mousseline, la jupe était garnie d'un volant haut de 75 centimètres, y compris l'ourlet haut de 5. Cette jupe avait 4 lés en trois quarts; le volant en avait 6; il était faux ourlé, et cousu, à surjet, à la robe. — Son corsage était à la Vierge, monté du haut sur un entre-deux garni d'une ruche de tulle — manches courtes, garnies de même — gants blancs courts — de longs bandeaux ondulés, et, de chaque côté, une touffe d'aubépine.

Adieu, ma chérie; tu vois avec quel amour de mère je m'occupe de toi; c'est que ma devise est bien vraie : *Loin des yeux, près du cœur!*

J. J.

Éphémérides.

24 juin. *Fête de saint Jean-Baptiste.* —

Jean-Baptiste, précurseur de Jésus-Christ, fils de Zacharie et d'Elisabeth, naquit l'an du monde 4000, environ six mois avant la naissance du Sauveur. Un ange l'annonça à Zacharie, son père, qui n'ajoutant pas assez de foi à ses paroles, parce que Elisabeth, sa femme, était avancée en âge et stérile, perdit dès le moment l'usage de la voix. Cependant Elisabeth devint enceinte; et lorsque la sainte Vierge alla la visiter, Jean-Baptiste tressaillit dans les entrailles de sa mère.

Jean se retira dans le Désert, et y vécut d'une façon fort austère. Son habillement était fait de poil de chameau, et sa nourriture se composait de sauterelles et de miel sauvage. L'an 29 de Jésus-Christ, il commença à prêcher la pénitence le long du Jourdain, et baptisa tous ceux qui vinrent à lui. La sainteté de sa vie fit croire aux juifs qu'il était le Messie; mais il leur dit qu'il n'était que le précurseur du Sauveur du monde. Jésus-Christ étant allé se faire baptiser, Jean le montra au peuple en disant: « Que c'était l'agneau de Dieu, la victime par excellence. »

Le zèle de Jean fut la cause de sa mort: saint Jérôme dit qu'Hérodiade, femme d'Hérode-Antipas, lui perça ensuite la langue avec une aiguille à retenir les cheveux, pour se venger de la liberté de ses paroles.

La fête de Saint-Jean est de la plus haute antiquité dans l'Eglise. Pendant longtemps on a célébré trois messes ce jour-là, comme le jour de Noël. Il y avait quelques villes en France où le maire et les échevins faisaient mettre dans un panier une ou deux douzaines de chats, et brûlaient ces pauvres bêtes dans le feu de joie la veille de la Saint-Jean. Cette coutume subsistait même à

Paris, et n'y fut abolie qu'au commencement du règne de Louis XIV.

François I^{er} fit plusieurs fois, à la ville de Paris, l'honneur d'allumer le feu de la saint Jean, avec une torche de cire blanche, garnie de velours cramois à la poignée. On tirait douze grosses pièces d'artillerie placées sur la Grève, lieu de la cérémonie.

L'an 1620, le 24 juin, la reine, femme de Louis XIII, vint à l'Hôtel-de-Ville danser un branle, où elle fut menée par le comte de Soissons. Après la collation, on présenta au roi un gros bouquet d'œillet et de giroflées blanches, et une guirlande de pareilles fleurs qu'il porta en baidrier. Le gouverneur, le prévôt, les échevins et le greffier, l'ornèrent de même; mais de roses et de giroflées rouges. Le feu fut mis par le roi, après avoir fait, autour du bûcher, les trois tours ordinaires.

Louis XV est le dernier roi de France qui ait allumé le feu de la Saint-Jean.

Ces réjouissances sont fondées sur ce qu'il est dit dans le *Nouveau-Testament*, que les peuples se réjouiraient à la naissance de Jean. Ces feux ont été longtemps pour le peuple remplis de superstitions: comme d'en conserver des tisons pour préserver sa maison de la foudre; de jeter par dessus les flammes de certaines herbes, qu'on ramassait ensuite et que l'on conservait avec soin, persuadé qu'elles avaient acquis des vertus particulières. La nuit de ce jour au lendemain était regardée comme consacrée par les sorciers pour composer leur grand-œuvre, et comme le temps destiné à la composition des drogues qui leur servaient pour les maléfices et les sortilèges.

Mosaïque.

—
Élève tes enfants, tu sauras combien tu dois à ton père et à ta mère.

MAXIME CHINOISE.

ce-
ille
la
n-
ée.
rie
ie.
me
n-
le
on
ets
de
er.
et
de
nis
û-
ce
ce
nt,
ais-
aps
s :
ré-
oar
es,
er-
ent
de
me
ser
es-
eur
ti-

tu

Ferdinando Eboli



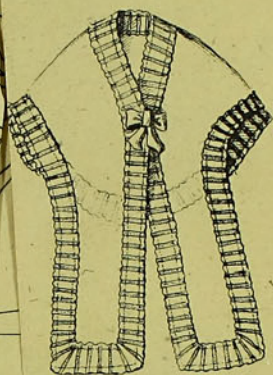
1^{re} des Demoiselles, 13^e année VII^e N^o

A. Devéria del.

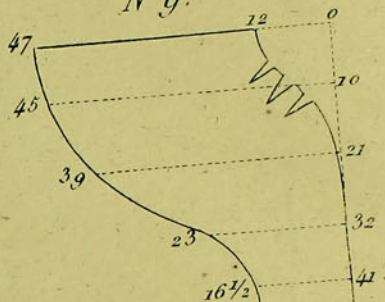
Imp. Lemercier à Paris.

« Celui-ci est Ferdinando. »

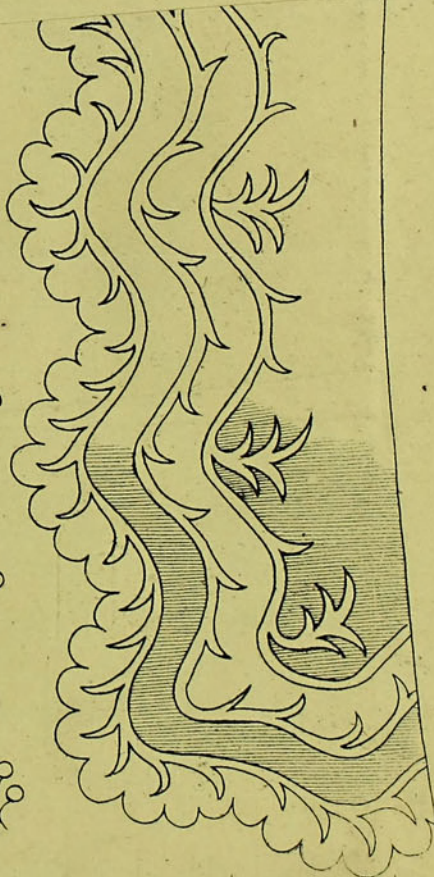
Nº 10.



Nº 9.



Nº 6.



p
 u
 O
 de
 mo
 solu
 somn
 Perr
 plus d
 raft bie
 politain,
 ver le sty

N° 15.

Journal des Demoiselles.

13^e année.

Planche VII.

N° 10.

N° 9.

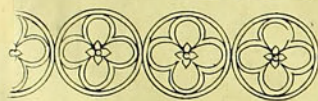


Adagio.

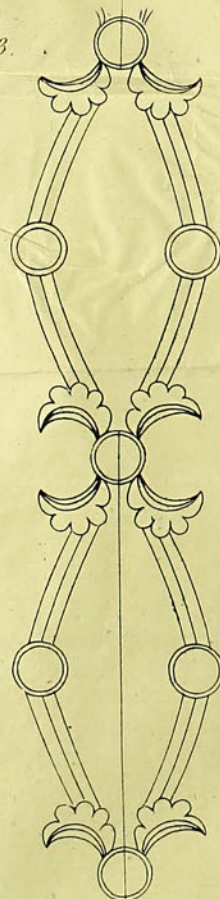
Air suisse.



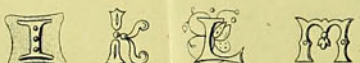
N° 4.



N° 3.



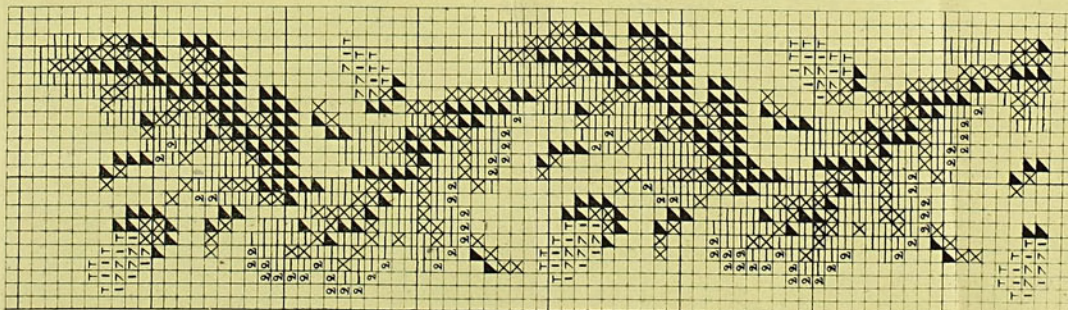
N° 13.



N° 5.



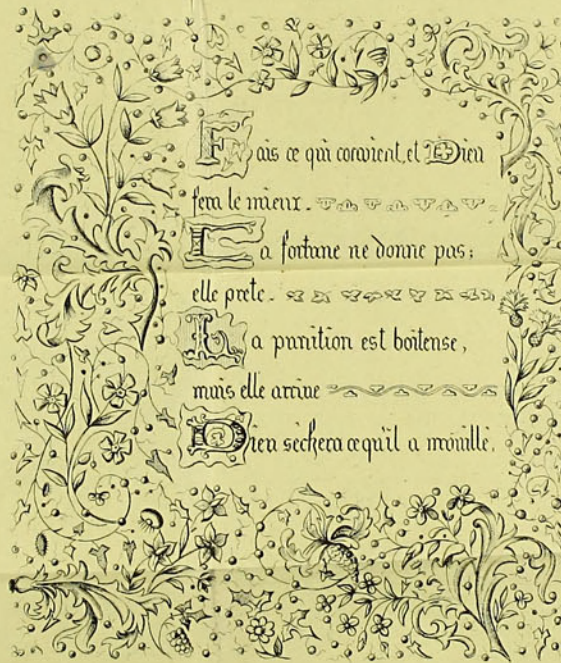
N° 8.
Bret. blanc. Bret. plus clair.
Bret. rose. Bret. plus clair.
Bret. plus clair.



N° 7.

N° 1.

N° 12.



Fais ce qui convient, et Dieu
fera le mieux.
La fortune ne donne pas;
elle prête.
La punition est boitense,
mais elle arrive.
Dieu séchera ce qu'il a mouillé.

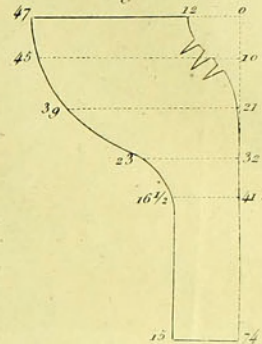
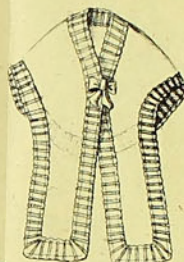
N° 14.

g k u z

N° 13.



N° 6.



N° 2.

